

LES OGRES DU GANGE

*Le siècle des chimères **

Philippe Cavalier

LES OGRES DU GANGE

*Le siècle des chimères **

Editions Anne Carrière

ISBN : 2-84337-320-4

© Editions Anne Carrière, Paris, 2005

www.anne.carriere.fr

A ces mots prononcés par Shiva,
le roi, s'étant pieusement préparé,
s'inclina et invoqua le Gange.

Alors la rivière aux eaux pures et
merveilleuses, invoquée par le roi,
vit que Shiva se tenait là
et coula soudain du ciel.

Curieux de la voir tomber, les dieux,
les Grands Anciens, les génies,
les serpents et les ogres accoururent.

Mahâbhârata,
« Le Guide du Pèlerin »,
Livres I, III, IX

PREMIER LIVRE DE
DAVID TEWP

Bienvenue aux Indes

Quel jour était-ce exactement ? Je crois que le tampon sur mon livret militaire indique quelque chose comme le 13 ou le 14 septembre 1936. C'est autour de cette date que je suis arrivé aux Indes. Evidemment, j'ai tout de suite été émerveillé. Je n'avais quitté Brighton que pour venir faire mon droit à Londres, l'année de mes dix-neuf ans. Avant cela, je crois bien n'avoir jamais passé une seule nuit en dehors de la maison de mes parents. J'avais toujours mené une vie tranquille, sans plus d'attentes que d'impatiences... la vie ordinaire d'un jeune Anglais de la classe moyenne. Sans vrais problèmes. Sans vraies ambitions non plus... Ce qui m'est arrivé est le simple fait du hasard. Le destin a voulu tout cela. Moi, non.

J'avais connu un professeur à Londres ; un avocat qui avait préféré quitter son cabinet privé pour aller enseigner à l'université. Il aidait les étudiants de province sans relations à forcer les milieux clos de la politique ou des affaires. Il leur ouvrait des portes. Provoquait des rencontres. Créait des opportunités. Il appelait cela « faire entrer le vent dans la maison » et pensait que l'Angleterre périssait de ne pas suffisamment renouveler ses élites. Mettre le pied à l'étrier à quelques provinciaux sans le sou était, je crois, sa façon à lui d'être patriote. Même après toutes ces années, je ne sais si sa conduite était le fruit d'un altruisme véritable ou si d'autres

Premier Livre de David Tewp

espérances l'animaient. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à lui que je suis entré au MI 6, le service de renseignements britannique outre-mer.

Il peut sembler étrange que mon parcours m'ait conduit à collaborer avec l'armée et à intégrer sa structure la plus opaque, que l'on nomme couramment « la Firme ». Mais nous vivions la montée de l'orage, et bien rares étaient ceux qui ne percevaient pas l'imminence de la catastrophe. En Europe, Hitler et Mussolini nous inquiétaient tout autant que l'influence grandissante des Russes. L'Empire vivait sur la rente de sa gloire passée. L'imposture ne serait plus tenable très longtemps. Car il me coûte de l'admettre, mais la puissance réelle de notre nation n'a jamais reposé que sur la faiblesse de celle des autres. Le miracle anglais, ce n'est ni Shakespeare ni Adam Smith ou Disraeli. Depuis Elisabeth, l'étoffe du miracle anglais est faite de l'aveuglement et de l'éparpillement des continentaux.

Ce qui constituait notre véritable préoccupation, en ce milieu des années 1930, c'était la situation dans nos colonies. Parmi celles-ci, l'Inde nous posait tout particulièrement problème. A cette époque, Gandhi avait depuis longtemps déjà commencé à faire parler de lui et si le Congrès, son mouvement, gagnait chaque jour en popularité, ce n'était pas de lui que nous redoutions des coups mortels. Nombre d'officiers britanniques considéraient Gandhi comme un opportuniste, un charlatan ambitieux qui se vêtait d'une loque pour susciter l'apitoiement et forcer le respect. Certains même soutenaient qu'il n'était qu'un pantin manipulé par notre propre gouvernement. A tort ou à raison, cependant, ce n'était pas lui, ses jeûnes et ses jérémiades que nous craignions alors, mais des gens autrement plus actifs et sur lesquels nous n'avions pas barre.

Ces gens étaient nos ennemis farouches. Ils détestaient notre présence, nos lois, nos valeurs, notre religion... Et, par-dessus tout, ils détestaient nos mythes. Le progrès ne les intéressait

Bienvenue aux Indes

pas. Ils dédaignaient la richesse matérielle, n'aspiraient pas à nos honneurs, nos titres, nos diplômes. Ils ne sentaient pas les bienfaits de notre égalitarisme, de notre humanisme... Ces gens étaient les véritables nationalistes hindous. Ils étaient nos ennemis. Non qu'ils voulussent notre mort, d'ailleurs. Je ne crois pas qu'ils étaient fanatiques. Non. Ils voulaient simplement notre départ. Ils voulaient redonner à l'Inde son vrai visage, la baigner de nouveau dans ses eaux ancestrales et la sortir de ce que nous autres, Occidentaux, appelons modernité et qu'ils nommaient, eux, Maya, illusion. A la différence de Gandhi, ces gens étaient prêts à employer la violence, à la fois pour chasser les Britanniques et pour lutter contre les séparatistes musulmans qui ne rêvaient que de partition. Ils ne craignaient pas le combat face à face. Méthodiquement, stratégiquement, ils s'y préparaient.

Quelques années avant guerre, nous étions déjà conscients de tout cela. Mais les hostilités n'avaient pas encore été déclarées. La plaie commençait à suppurer sans être ouverte. Londres espérait cautériser en arrêtant les meneurs au premier faux pas. C'était là une des raisons de ma venue aux Indes. Officiellement, je devais m'assurer que les agissements du MI 6 étaient conformes à la juridiction britannique. Toujours moralistes et procéduriers, les ministres Tories mettaient un point d'honneur à faire respecter le droit à la lettre dans tout l'Empire. A l'heure des périls, et puisque nous voulions faire passer nos ennemis d'Europe pour le Diable, il était vital d'apparaître nous-mêmes comme le parfait exemple d'une société juste, pleinement respectueuse des divergences qui se faisaient jour en son sein.

Les coloniaux, eux, savaient déjà que l'édifice impérial se lézardait irrémédiablement. La base de notre pouvoir aux Indes, l'armée, était déjà largement infiltrée par les réseaux nationalistes. La plupart des sous-officiers indigènes avaient pris conscience que l'Angleterre ne pourrait pas une nouvelle

Premier Livre de David Tewp

fois soutenir une guerre en Europe et maintenir la paix dans ses colonies. Le pays tout entier frémissait, vibrait d'une attente. Je l'ai senti tout de suite lorsque je suis arrivé à Calcutta. Une tension d'avant l'orage, une condensation d'ozone et d'électricité qui grésillait tout autour de nous et qu'une simple étincelle suffirait à faire éclater... Le colonel Hardens, mon supérieur direct, en était lui aussi très conscient.

– Evidemment, on ne vous l'avouera jamais officiellement, Tewp, mais nous savons tous que d'ici dix à quinze ans nous allons devoir quitter ce pays. Nous n'y sommes plus les bienvenus. Les Hindous veulent redevenir maîtres de la situation, et il ne faut pas leur en vouloir. Après tout, ils sont chez eux, n'est-ce pas ? Mais voyez-vous, notre problème ici, au MI 6, n'est pas d'empêcher l'inévitable. Ni même de le retarder. Notre vrai problème est que les choses se passent en douceur. Et surtout que notre retrait ne se fasse pas au profit d'autrui... je veux dire, au profit d'une puissance étrangère. Vous savez à qui je pense ?

– La Russie, évidemment ! avais-je alors naïvement répliqué. Notre politique a toujours été de l'éloigner des mers chaudes.

– La Russie... Oui, bien sûr. Mais d'autres puissances pourraient devenir redoutables si elles s'alliaient à l'Inde. Je pense au Japon... Je pense à l'Allemagne, surtout ! C'est elle qui possède les meilleurs atouts ici, si nous vidons la place !

Je revois le visage d'Hardens s'empourprer soudainement comme il évoquait l'Allemagne. C'était notre première rencontre officieuse. J'avais déjà assisté à quelques réunions dans son bureau mais nous n'avions échangé alors que des propos formels, sans autre teneur que de banales questions de service. Là, une dizaine de jours après mon arrivée, à cette heure très tardive, pour la première fois seuls lui et moi au cercle des officiers, j'avais le sentiment qu'il voulait abattre d'un coup toutes ses cartes.

Bienvenue aux Indes

– Voyez-vous, Tewp, l'Allemagne, je l'ai combattue dans les tranchées il y a vingt ans. C'était terrible. Ses soldats étaient fiers, courageux, aucunement économes de leurs forces. Nous nous sommes étripés. C'était terrible et stupide. Mais enfin ce fut ainsi... Et puis nous avons gagné. Dire que nous avons joué à être les vainqueurs serait d'ailleurs plus proche de la vérité. Car en ne nous donnant pas la peine d'aller jusqu'à Berlin, nous n'avons pas fait notre travail correctement. Nous avons laissé leur pays sombrer dans la guerre civile alors que nous aurions dû avoir la force d'y construire un régime solide, compatible avec le nôtre. Mais non ! Au lieu de ça, nous avons humilié ces gens à Versailles. Avec leur nouveau chancelier, ils veulent prendre leur revanche, voyez-vous. C'est humain. Et quand un peuple n'a plus rien à perdre, c'est qu'il n'a aussi plus rien à craindre. Il devient alors un ennemi mortel pour des gens aussi gras, aussi platement sociaux-démocrates que nous et les Français le sommes devenus... Si une guerre éclate avec l'Allemagne, je ne donne pas cher de notre peau !

– Mais, mon colonel, cela ne peut pas arriver ! Et quand bien même cela se produirait, il y aurait cette fois les Américains avec nous dès le départ, avais-je ânonné sans vraiment réfléchir, un peu comme un écolier qui récite une leçon apprise par cœur. Les Allemands savent bien que les Etats-Unis entreront en guerre à nos côtés dans la minute qui suivra le premier coup de fusil en Europe. Cette fois-ci, ils n'oseront pas !

– Si vous pensez réellement ce que vous dites, Tewp, vous êtes au mieux un naïf, au pire un imbécile, grogna Hardens. Les Etats-Unis sont entrés en guerre en 17 aux côtés des Alliés essentiellement pour protéger les investissements qu'ils avaient faits en accordant des crédits de guerre à nous autres, Britanniques, et aux Français. Je me souviens très bien de cette année-là. Le front russe s'est effondré, ramenant des combattants ennemis par divisions entières sur le front ouest. Dans l'Atlantique, les U-Boats menaient la danse et coulaient tous

Premier Livre de David Tewp

les cargos qui transfusaient l'or européen vers les banques américaines. Dans les tranchées des poilus, c'était la pagaille des mutineries... En 17, mon garçon, les Allemands étaient bien près de tous nous renverser le cul dans la sciure ! Alors, vous pensez bien qu'avec un drapeau à croix de Malte flottant sur la tour Eiffel et peut-être même sur Buckingham Palace, impossible pour Washington de se faire jamais rembourser les prêts faramineux accordés à Londres et Paris. Imaginez un peu la tête des actionnaires yankees quand ils ont senti que les *Krauts* allaient les priver de leurs dividendes ! Le torpillage du *Lusitania* et ces histoires d'Allemands fomentant un coup d'Etat au Mexique leur ont donné de bons prétextes, mais le fin mot de l'affaire était ailleurs. Autour de la corbeille de leur Wall Street !

– Peut-être, mon colonel, mais j'ai encore du mal à saisir ce que l'Allemagne et l'Inde ont en commun actuellement... Une immensité les sépare, leurs cultures sont radicalement différentes... Et puis le Reich n'est pas une véritable puissance maritime. Il ne contrôle pas les détroits. Il n'aurait pas comme nous la possibilité de garder des voies commerciales entre le sous-continent et l'Europe ! Qu'avons-nous à craindre de ces gens, ici ?

– Vous regardez les cartes géographiques avec des yeux trop anglais, Tewp ! Cessez de considérer que les mers constituent des routes privilégiées. Rappelez-vous la Route de la soie. Avec une bonne organisation de son réseau fluvial, des canaux percés ici et là, des voies de chemin de fer placées aux bons endroits, il devient assez facile d'articuler solidement l'Europe continentale à la Mésopotamie et même à la vallée de l'Indus. Avec quelques régimes forts garantissant la stabilité tout au long du parcours, les voies terrestres sont bien plus pratiques que les voies maritimes. C'est notre cauchemar d'îliens. Que serions-nous si le continent se fédérait organiquement autour d'une grande ligne de communication le reliant aux res-

Bienvenue aux Indes

sources énergétiques du Moyen-Orient et aux richesses de l'Inde? Le monde n'aurait plus besoin de nous. Nous deviendrions à l'Europe ce que l'Islande est à la Scandinavie : une périphérie inutile. Rien de plus!

– Mais les liens objectifs entre Berlin et Delhi? insistai-je.

– Ces liens ne sont que trop réels, malheureusement. Vous êtes parmi nous depuis une bonne semaine, je crois. Le nom de Subhas Chandra Bose vous est-il déjà familier?

– Bose? Je crois qu'un officier traitant a rédigé une fiche sur lui. C'est un indépendantiste. Il appartient au Congrès national indien de Gandhi mais n'est qu'un marginal, un théoricien isolé. Pas un meneur.

– Non! Vous vous trompez! L'importance de Bose vous échappe. Son influence ne cesse de grandir. C'est un fils spirituel de Tilak. C'est dire que, à la différence de Gandhi, Nehru ou Patel, ce n'est pas un adepte de la non-violence, bien au contraire.

– Tilak? demandai-je sans oser refuser le méchant petit cigare qu'Hardens me tendait.

– Un érudit. Spécialiste des Védas, mort dans les années 20. Son prestige est encore très grand parmi les intellectuels nationalistes. Bose s'inspire de sa doctrine politique et de son goût pour l'action violente. C'est lui que nous devons maintenant surveiller de près. Lui, ses lieutenants et les étrangers qui gravitent dans son entourage. Je ne parle pas de ces faux diplomates du consulat général d'Allemagne à Calcutta, qui ne sont rien d'autre que des informateurs ordinaires. Non. Ceux qui nous intéressent vraiment, ce sont les inclassables, les francs-tireurs... Malgré votre origine civile, vous avez plein rang d'officier dans ce service et je manque de personnel actif. Je vous affecte donc sur le terrain. Vous allez surveiller les contacts étrangers de Bose. Qui sont-ils? Pour qui travaillent-ils? C'est ce que je veux savoir. Le capitaine Gillespie vous donnera les détails dès demain matin. Il est prévenu. C'est

Premier Livre de David Tewp

avec lui que vous allez vous faire les dents. Il est intelligent. Ce sera pour vous un très bon début...

Je demeurai un instant sans rien pouvoir dire. Jamais je n'avais envisagé la perspective de monter en première ligne. Abasourdi et résigné, j'écrasai mon cigare sans un mot et pris réglementairement congé de mon supérieur, l'estomac noué. Comme j'avais déjà tourné les talons, la grosse voix d'Hardens résonna dans mon dos.

- Tewp, une dernière chose !
- Mon colonel ?
- Je ne crois pas avoir encore eu l'occasion de vous le dire et je m'en veux !... Bienvenue aux Indes, lieutenant !

Un supérieur, deux subordonnés

J'eus bien du mal à trouver le sommeil au cours du peu qui restait de cette nuit-là. La conversation particulière que je venais d'avoir avec Hardens et, surtout, la nouvelle de mon affectation comme officier de terrain m'avaient mis les nerfs à vif. J'étais irritable et je crois que j'en voulais à la terre entière. A ma décharge, et pour expliquer ces débordements, peut-être faut-il dire que, depuis le jour où j'avais franchi pour la première fois le quartier général de la Firme, à Londres, je n'avais connu que peu de répit. C'était – je m'en souviens mieux que de mon arrivée aux Indes – le 19 janvier de l'année 1936, le jour même où les journaux avaient annoncé la mort de Rudyard Kipling.

Après de brèves formalités, on m'avait affecté à un travail de bureau auquel on n'aurait pu adjoindre le qualificatif d'*exaltant* qu'au prix d'une certaine mauvaise foi. Pendant quelques mois cependant, je fus là, sinon heureux, du moins parfaitement tranquille. J'étais alors persuadé que j'allais demeurer à ce poste pendant une période assez longue et commençai en conséquence à me tailler une vie personnelle à ma mesure : simple et discrète, installé dans un petit meublé que me louait une veuve sans curiosité mais sans froideur. Je profitai sans souci de ce havre de paix jusqu'au jour où l'on me signifia ma mutation aux Indes. Malgré toutes mes réti-

Premier Livre de David Tewp

cences, je dus bien me résoudre à embarquer au jour dit sur l'*Altair*, un paquebot civil qui assurait la liaison jusqu'à Calcutta.

A bord, la chaleur et le taux d'humidité se firent de plus en plus oppressants à mesure de notre périple, Méditerranée, Suez, mer Rouge, mer d'Oman, golfe du Bengale... La moiteur, la touffeur dérèglèrent mon organisme de la plus déplaisante façon, l'obligeant à s'accoutumer dans la douleur à des pressions et des rythmes qui n'étaient pas les siens. J'en ressentis des désordres éminemment désagréables qui me contraignirent à rester alité la plus grande partie du temps. Je ne quittai donc presque pas ma cabine de tout le voyage, passant mes instants de veille à lire ce que j'avais pu emprunter à la bibliothèque du paquebot : Scott, Wordsworth, Maturin, mais aussi Saki et Jérôme...

Je n'en éprouvai pas de chagrin. Tanner mon visage au grand air, poser mes yeux sur l'horizon, sonder les vagues du regard... rien de tout cela ne m'était indispensable. Et même, cela m'ennuyait. Contrairement à beaucoup d'Anglais, je n'ai jamais éprouvé d'attirance particulière pour l'océan. Allongé sur ma couchette, je me contentai donc pour tout paysage des pages de mes livres et laissai derrière moi sans les voir les rives yéménites de l'*Arabia Felix* et les ombres bleutées des falaises de Ceylan...

Enfin, un soir de septembre, juste à la fin de la saison des pluies, nous entrâmes dans le port de Calcutta. Sur le quai, l'officier cartographe John Hume Ross m'attendait. Le retour de l'*Altair* vers les îles Britanniques devait assurer son passage en métropole après quatre années passées aux Indes et cette perspective le rendait aussi excité qu'un enfant à l'approche de Noël. Il me montra mes quartiers, une chambre au cinquième étage d'un casernement réservé aux officiers célibataires de divers corps, et m'initia sommairement aux particularités du service colonial :

Un supérieur, deux subordonnés

– Il n’y a rien de bien, ici, Tewp. Été comme hiver, il fait une chaleur assommante. Les araignées sont toutes venimeuses et les roussettes arrachent toutes les nuits votre moustiquaire pour vous sucer le sang. Les locaux sont inefficaces et les collègues prétentieux ! Par-dessus le marché, l’alcool, les cigarettes et les prostituées de bonne qualité sont hors de prix. Si vous voulez vous distraire, il n’y a que l’opium qui soit abordable... Je vous souhaite bien du plaisir, Tewp. Moi, je retourne à *Pompey* !

Ce fut là tout le discours d’accueil qui me fut donné. Pas vraiment de quoi mettre du baume au cœur d’un novice... Cependant, mes premières journées de colonial se passèrent bien. Je vaquai à des tâches de bureau très similaires à celles qui m’avaient occupé à Londres et je finis par m’amuser du hasard qui m’avait fait traverser la moitié du monde pour reproduire presque à l’identique ma vie de petite souris anglaise, anonyme et silencieuse. Jusqu’à ce que Hardens finisse par me remarquer et par m’annoncer ma mutation dans le service actif. J’en étais surpris, bien sûr. Bouleversé, même. Allongé sur mon lit, les yeux rivés au plafond, je ne m’endormis qu’au lever du jour, le creux de mes mains trempé de sueur et le ventre crispé d’aigreurs...

*

Après ceux de Londres, les bureaux du MI 6 à Calcutta étaient les plus importants de l’Empire. Ils regroupaient une quantité de services qui se côtoyaient mais ne se mêlaient que très peu. C’était un corps à multiples têtes qu’aucune pensée cohérente n’animait et beaucoup disaient que ce n’était là que le reflet de la tournure d’esprit de l’amiral Hugh Quex Sinclair, l’actuel directeur général des services secrets, qui n’avait apparemment ni la force d’âme ni le charisme de « C », son prédécesseur, le très regretté sir Mansfield

Premier Livre de David Tewp

Cumming. Les quelques départements qui composaient l'armature de notre service étaient éparpillés au hasard d'une immense cité réservée qui s'étendait aux marges de la ville et qui, hormis le plus grand hôpital militaire du sous-continent, abritait un régiment d'artillerie, un autre d'infanterie indigène, des détachements variés en provenance de diverses colonies et quelques petits corps isolés, comme la police militaire ou des unités du train et du génie. A l'écart, près d'un champ en friche, de monstrueux hangars de tôle constamment surchauffés regorgeaient d'armes, de munitions et de carburants. En échange du droit à la récupération des restes de la cantine, des gamins à demi nus venaient chaque jour vers midi les arroser afin d'abaisser de quelques degrés symboliques la température interne des arsenaux. Les trois blocs administratifs qui régentaient l'ensemble de la vie du camp avaient été placés à grande distance les uns des autres, de manière aléatoire et sans aucun souci d'efficacité puisqu'un même service n'avait que rarement tous ses bureaux dans le même bâtiment. Malheureusement, la Firme ne faisait pas exception à la règle. Hardens et son secrétariat étaient installés dans un grand édifice de cinq étages désigné familièrement sous le nom de Grands Appartements et rassemblant tous les états-majors, mais le chiffre et les archives se trouvaient dans une autre construction, très éloignée, La Dunette, tandis que les officiers subalternes, mes semblables, avaient leurs bureaux dans un troisième casernement, géographiquement placé à l'opposé des deux autres. On avait familièrement baptisé ce bloc le Tonneau de Nelson, certainement parce qu'il était bâti selon une architecture vaguement circulaire, ce qui avait dû rappeler à quelqu'un l'anecdote du retour du corps de l'amiral à Londres après qu'il eut reçu une balle française à Trafalgar : pour éviter que le cadavre ne se décomposât, on avait été contraint de plonger le corps du lord au plus profond d'un baril de rhum.

Un supérieur, deux subordonnés

C'était dans ce bâtiment que le capitaine Odet Gillespie avait ses facilités, au premier étage de cet ancien palais maharadjesque habilement reconverti en établissement militaire, moitié quartiers, moitié bureaux. Avec ses deux premiers subordonnés, les adjutants Francis Edmonds et Marcus Mog, Gillespie occupait une immense pièce de travail qui aurait pu, dans des conditions encore très acceptables, contenir quatre à six personnes supplémentaires. C'était un local calme et frais, au plafond haut, stuqué et mouluré de belles frises mauresques. Fixés à quatre fenêtres larges, des panneaux de bois ajourés tamisaient la lumière crue du dehors et ombrageaient agréablement la pièce. La vue donnait sur un petit parc à l'anglaise, ondulé d'arbres et de massifs entretenus par des jardiniers indigènes qui opéraient sous la direction intraitable d'un ancien botaniste des serres royales. Il y avait quelque chose de monastique dans ce décor. Une douceur, une componction qui tranchait avec l'atmosphère générale du camp, évidemment plus brute, mieux en accord avec la nature militaire du lieu. Gillespie, pourtant, n'avait rien d'un bon père abbé. Assez cassant, presque discourtois, froid, en tout cas, je lui donnai au jugé une dizaine d'années de plus que moi, trente-cinq, trente-huit ans tout au plus. Ses traits étaient fins. Nez étroit et un peu long, pommettes hautes, belles dents blanches. Il était assez grand et prenait un soin particulier à toujours se tenir très droit, presque raide. Ses yeux brun clair et une petite pointe de barbe miel lui donnaient l'air d'un faune tourmenté, sec et nerveux, peu habitué à la plaisanterie.

– Le renseignement n'est pas une affaire d'hommes civilisés, Tewp. Définitivement *pas* une matière ragoûtante ! Il va falloir vous y faire. Ce que j'attends de vous, c'est de la personnalité, de l'initiative, du renoncement, et que vous gardiez la tête sur les épaules en toute circonstance. Je me fais bien comprendre ou êtes-vous lent à la comprenette ?

– Non. Je crois vous comprendre, mon capitaine.

Premier Livre de David Tewp

– Vous croyez ? Cela m’arrange car j’ai horreur de me répéter. Je vous présenterai tout à l’heure aux adjudants Mog et Edmonds. Vous travaillerez avec eux et, puisque vous êtes plus gradé, ils seront en partie sous vos ordres. Je préfère vous prévenir tout de suite qu’ils sont au courant de votre venue et que cela n’a pas eu l’air de leur faire plaisir. Quant à moi, j’estime que leur réaction est naturelle. Vous devrez gagner le respect de vos subordonnés et ce sera une part importante de votre bonne implantation parmi nous. Le colonel Hardens vous a dit quel personnage occupe nos pensées en ce moment ?

– Chandra Bose, mon capitaine, dis-je en baissant inconsciemment le ton comme si des oreilles indiscretes affleuraient partout sur les murs.

– Bose, oui... C’est quelqu’un, celui-là... Intelligent. Très intelligent. Il sait ce qu’il veut et ne craint pas de se faire détester. Je ne lui prédis pas une mort de patriarche ! Ça non ! Mais nous n’en sommes pas encore là... Quelques-uns de nos collègues le surveillent tout particulièrement mais, pour le moment, je dirais qu’il n’est pas utile que vous connaissiez leur identité. Ils opèrent à couvert, voyez-vous...

– Bien sûr, fis-je en tâchant de prendre une intonation de vieux routier de l’Intelligence Service, bien qu’un peu froissé de ne pas être mis dans la confidence.

– Ici, nous ne nous occupons pas directement de Bose, mais des personnes de son entourage. Et parmi elles, je vais vous mettre sur un cas périphérique mais peut-être assez intéressant... Hardens vous a prévenu que quelques étrangers tournent autour de lui, je crois...

– En effet, mon capitaine. Il a fait mention d’une Grecque et d’un Italien.

– Oui. Nous avons des dossiers bien fournis sur eux. Il nous manque encore des éléments mais nous savons à peu près d’où ils tirent leurs ressources et quelles sont leurs

Un supérieur, deux subordonnés

occupations. La Grecque est une exaltée, l'Italien est à demi sénile. Pas grand-chose à redouter de leur côté. Cependant il y a une petite nouvelle qui vient de faire son apparition. Il s'agit d'une Autrichienne. Jeune. Et qui parle un anglais furieusement teinté d'accent américain à ce que l'on dit, ce qui est curieux. Un prénom bizarre aussi... Tout ce que l'on sait d'elle pour l'instant tient dans ce dossier...

D'un tiroir de son bureau, Gillespie extirpa une mince chemise de carton et la fit glisser devant moi, m'encourageant à la prendre d'un signe de tête. Je l'ouvris et feuilletai les quelques pages qu'elle contenait. Je reconnus des formulaires de délivrance de visa et de permis de séjour temporaire, une fiche d'entrée sur le territoire datée du 25 août courant. Cette fille était arrivée à Calcutta un mois à peine avant moi...

– Ostara Keller, récita Gillespie tandis que je parcourais le dossier. Native de Grätz en Styrie autrichienne, âgée de vingt-trois ans, journaliste photographe au quotidien *Der Angriff*, lancé à grands frais par Goebbels il y a neuf ans et qui serait l'équivalent du *Times* si son comité de direction et une bonne part de ses rédacteurs ne possédaient leur carte du parti national-socialiste... Nous ne savons pas encore si c'est le cas de Mlle Keller. On peut supposer que oui, bien qu'elle ne soit pas de nationalité allemande. Après tout, le père Adolf est autrichien, lui aussi. Ça ne l'empêche pas de s'être fait élire par les *Krauts* ! Quoi qu'il en soit, tous les papiers de la fille sont en règle. Elle loge à l'hôtel Harnett et rencontre Bose avec régularité, environ une fois par semaine, depuis son arrivée. Officiellement, elle mène avec lui une série d'entretiens. Nous avons vérifié. Effectivement, *Der Angriff* publie actuellement sous son nom des chroniques consacrées à l'Inde et aux principaux personnages politiques indigènes. Mais ses articles sont courts et ne doivent pas occuper tout son temps. Ce qu'elle fait en dehors... mystère ! Et c'est ce que vous allez découvrir, Tewp ! C'est ce que vous allez nous apprendre,

Premier Livre de David Tewp

parce que je veux que vous suiviez cette fille. Nuit et jour. Ne la lâchez pas avant de savoir ce qu'elle vient faire vraiment ici. En n'excluant pas le fait qu'elle soit pour de bon une simple journaliste, évidemment... Des commentaires ?

Pris de court et aucune question ne me venant effectivement à l'esprit, je bredouillai un « non » mal assuré qui fit que Gillespie me jeta un coup d'œil noir où je lus une évidente méfiance quant à l'effectivité de mes capacités professionnelles. Il se força tout de même à paraître rassurant.

– Bien. Dans ce cas, vous pouvez commencer par vous installer à l'abri de ce paravent et étudier ce dossier tranquillement. Il y a un bureau qui vous attend. Ce sera votre chez-vous désormais... Nous ferons un point ensemble dès qu'Edmonds et Mog arriveront.

Je me retournai. Dans le coin opposé à celui qu'occupait Gillespie, un vieux paravent de laque noire s'égayait de vagues figures japonisantes esquissées au trait d'or. Je trouvai derrière lui une table au plateau de fer gondolé, une chaise rudimentaire et un classeur à rideau couvert de poussière. Je m'installai, essayai grossièrement la table et la chaise mais dus batailler pour ouvrir le classeur à rideau, évidemment voilé. A l'intérieur, je récupérai une brassée de feuilles de papier jaunies et évacuai à la main les moutons de poussière qui s'étaient accumulés dans les compartiments. Enfin, le ménage fait, je concentrai mon attention à l'étude du cas Keller.

Comme m'en avait averti Gillespie, les quelques éléments que nous possédions alors sur cette fille étaient maigres et consistaient pour l'essentiel en copies de pièces administratives en provenance des services de l'immigration. Je relus, attentivement cette fois, sa fiche d'entrée sur le territoire : Ostará Keller, Autrichienne, née le 25 octobre 1913 des époux Althus Keller et Sabrina, née Ginter. Profession : journaliste photographe. 5 pieds, 7 pouces, cheveux blonds, yeux verts. Signes particuliers : néant. Garant de moralité : M. von Salz-

Un supérieur, deux subordonnés

mann, consul d'Allemagne à Calcutta... Il n'y avait qu'une très mauvaise photographie de béline pour illustrer la description, sombre, presque totalement brouillée et par laquelle j'étais bien incapable de me forger une idée de la personne à laquelle j'aurais à faire. Cela me chagrinait car j'ai toujours pensé que le physique laisse voir beaucoup d'une personnalité. Sa démarche, son timbre de voix, son port de tête, la manière dont elle arrangeait sa coiffure... Voilà tout ce que je voulais savoir de Keller, bien plus que sa date de naissance ou le prénom de ses parents. J'en étais là de mes réflexions quand apparurent Francis Edmonds et Marcus Mog, qui ne me firent guère une meilleure première impression que Gillespie.

Edmonds était un colosse gras et lourd qui bougeait lentement. On l'entendait toujours chercher son souffle car il respirait constamment la bouche ouverte pour donner un maximum d'air à son grand corps tout empesé de graisse. A ses côtés, Mog paraissait mince comme une feuille de papier. Sa peau en avait aussi la couleur. Je ne savais alors s'il la préservait délibérément de toute exposition au soleil ou si cette étrangeté était due à une déficience quelconque mais, lui donnant un faux air de cadavre, le spectacle en était pénible. Après des présentations réduites à leur plus simple expression, nous tirâmes tous trois des chaises autour du bureau du capitaine, qui enchaîna sèchement sur un nouveau briefing.

– Messieurs, je ne m'encombrerai pas de préambules. Puisque le colonel Hardens en a clairement exprimé le souhait, vous, lieutenant Tewp, prenez en partie les rênes du dossier Keller. Mog et Edmonds vous assisteront sur le terrain. Votre première besogne sera de suivre cette jeune fille tout au long des prochains jours. Nous trierons ensuite les renseignements que vous aurez collectés et puis nous aviserons, selon le résultat de la pêche. Je n'ai pas de consignes particulières à vous donner car je ne pense pas que cette opération nous réserve de mauvaise surprise... A vous de jouer. Dites-nous comment vous comptez vous y prendre...

Premier Livre de David Tewp

Tous les regards se posèrent sur moi. Trois paires d'yeux militaires qui attendaient que je les éblouisse. Je bredouillai :

– Comment je compte m'y prendre, mon capitaine ? A quel propos ?

– Mog et Edmonds attendent votre commandement, mon vieux ! Vous savez bien ce que vous allez leur donner à faire, non ?

C'est à cet instant précis que je pris l'exacte mesure de la situation absurde dans laquelle je me trouvais : officier par convention et passe-droit, agent du MI 6 par manipulations et décrets, colonial par hasard et non par nécessité, il y avait longtemps que je n'étais plus en rien maître de moi-même. Poupée manipulée par un artiste maladroit, je devais danser des figures pour lesquelles ma morphologie n'était pas faite, exécuter des numéros auxquels je n'étais pas préparé, accomplir des missions dont je ne connaissais rien et surtout – surtout – me faire obéir d'hommes qui non seulement avaient beaucoup plus d'expérience que moi, mais encore avaient honnêtement gagné leurs galons à la sueur de leur front. J'aurais dû jouer franc jeu avec Gillespie et lui avouer que je ne me sentais pas à la hauteur de ce qu'il me demandait. L'espace d'un instant, il y eut lutte en moi. Non pas celle d'un bien contre un mal, celle d'un ange contre un démon, mais plutôt un combat entre deux tentations également condamnables : facilité de l'effacement contre vertige de l'inconnu. Assis au bord de moi-même, je regardai se démener les deux diables. Et puis, soudain, l'un d'entre eux, je ne sais pourquoi, prit définitivement l'ascendant sur l'autre. Passant sans marge du silence à l'éloquence, je me mis à parler.

– Oui, mon capitaine, je sais ce que nous avons à faire, dis-je, plein d'une fièvre nouvelle. En fait, je propose deux axes. Le premier est une filature simple, en mettant essentiellement à contribution nos intermédiaires locaux. Nous organiserons cela de manière systématique à partir de demain. Le

Un supérieur, deux subordonnés

second axe est... Le second axe consiste en... en... eh bien, le second axe...

L'inspiration se tarit d'un coup. Sans aucune idée de ce que pouvait être ce second axe que je promettais à grand renfort de roulements d'yeux et de mains agitées, je ne pus rien faire d'autre que laisser ma phrase en suspens. Sentant bien que j'improvisais et ne faisais que brasser de l'air, Gillespie s'énerva.

– Nous avons bien compris qu'il y a un second axe, Tewp. Maintenant que nous sommes bien préparés à cette pensée, révélez-nous donc à quoi il ressemble...

Le rouge me monta aux joues. Je ne savais plus quoi dire. Des mots sortirent mécaniquement de ma bouche.

– Eh bien, le second axe, c'est bien évidemment... la fouille pure et simple de la chambre de Mlle Keller. Je crois en fait que nous pouvons commencer par là et nous concentrer sur ce problème dès à présent... Voilà !

Compressés par la nervosité, mes poumons libérèrent à la fin de ma tirade un long filet d'air qui les dégagea d'un coup. Finalement ravi de ma petite prestation, je me renversai en arrière, croisai crânement mes bras sur la poitrine et lançai un regard satisfait autour de moi, certain d'avoir joliment répondu aux attentes de Gillespie. Mais, au lieu de se détendre, les trois visages autour de moi semblèrent se fermer un peu plus. Qu'avais-je donc dit de si incongru ? Après d'interminables secondes, Gillespie rompit le silence.

– Vous avez parlé d'intermédiaires locaux à faire intervenir au cours de votre... premier axe. A qui pensez-vous au juste ?

La question me surprit.

– Eh bien, nous avons des indicateurs dans la population, non ? Comme la police a les siens... Enfin... je suppose...

Les trois hommes se regardèrent, puis Mog baissa les yeux, l'air navré, tandis qu'Edmonds ne fit aucun effort pour dissimuler son envie de rire. Gillespie enchaîna.

Premier Livre de David Tewp

– Vous supposez mal, Tewp. Il y a longtemps que nous ne travaillons plus avec les indigènes. Ou plutôt, ce sont eux qui ne travaillent plus avec nous. Les artisans, les gamins des rues, les domestiques, les tireurs de pousse-pousse, tous les culs-terreux locaux sont bien trop heureux de gagner quelques roupies supplémentaires en offrant leurs services à d'autres et en nuisant à l'Angleterre. Tous ces adorateurs de vaches n'attendent que de nous poignarder dans le dos, vous savez... Même ici, au sein même de l'armée. Vous venez d'arriver et il est peut-être normal que vous n'ayez pas encore reçu l'avertissement, mais laissez-moi vous le dire tout net, Tewp : quoi qu'il arrive, quelles que soient les circonstances, ne vous fiez jamais à un indigène. Sauf à leur demander de cirer vos souliers ou à leur botter le train, ne leur parlez même pas. De toute façon, c'est du temps perdu avec ces cochons-là.

La teneur d'un tel discours me saisit. Que répondre à une chose pareille ? Aucune parole ne franchit mes lèvres. Voyant que je demeurais circonspect, Mog, de sa voix traînante, tenta d'expliquer :

– Vous savez, mon lieutenant, nos prédécesseurs ont bien essayé, autrefois, mais ils se sont vite aperçus que ces gens n'étaient pas fiables. Ils donnaient de fausses informations ou pas d'informations du tout d'ailleurs. Des singes auraient été plus dociles et plus efficaces !

Les deux autres approuvèrent en riant.

– Oui... Peut-être, dis-je, gêné. Mais vous voulez dire que vous ne travaillez jamais avec des indicateurs ? Comment faites-vous alors, lorsque vous avez besoin de renseignements ?

– Nous nous débrouillons seuls, Tewp. Comme vous allez apprendre à le faire. Maintenant, je suggère que Mog et Edmonds soient rendus à leur devoir. Ils ont encore à finir quelques tâches avant de vous consacrer tout leur temps.

Après un bref salut, les deux sous-officiers prirent congé, me laissant seul avec Gillespie. Ne sachant plus à quoi

Un supérieur, deux subordonnés

m'occuper, je résolus de passer aux archives pour trouver d'éventuels exemplaires du fameux journal *Der Angriff* afin de savoir si le nom de Keller apparaissait quelque part dans l'ours ou au bas de quelque crédit photographique. Bien rangé dans une caissette en carton, un commis me rapporta la collection presque complète du dernier trimestre du journal allemand, et je ne fus pas long à y trouver mention de Mlle Keller.

Ce fut dans les numéros de début août, ceux qui faisaient leurs manchettes sur les jeux Olympiques de Berlin, que je relevai pour la première fois le nom d'Ostara Keller, au bas de photographies illustrant diverses épreuves sportives. Je ne trouvai rien d'autre, mais jugeai tous les clichés d'excellente facture. Le cadrage était toujours original, le sens de la lumière et de la composition trahissait une vraie sensibilité, un vrai talent. Cette première recherche servit à rédiger l'introduction de mon rapport à Gillespie. S'il se pouvait que la raison de la présence de Keller à Calcutta fût l'agitation politique, il n'en restait pas moins que l'Autrichienne était une authentique journaliste professionnelle, capable d'effectuer un travail de qualité. Enfin, dans un numéro plus récent, deux pleines pages étaient directement consacrées à son premier reportage aux Indes. Du peu que je connais d'allemand, je compris que l'événement était annoncé au lecteur avec une certaine solennité. D'abord parce que c'était un des premiers reportages au long cours que commanditait *Der Angriff*, ensuite parce que le reporter était une toute jeune femme, enfin parce que celle-ci emportait avec elle un appareil photographique permettant des prises de vue en couleurs et que cela constituait une nouveauté dans la presse quotidienne à grand tirage, ce dont se félicitait abondamment l'article. Effectivement, sur la demi-douzaine de clichés éparpillés sur ces deux pages, quatre étaient colorés. Les tons étaient pâles, bien sûr, assez peu éclatants, mais leur luminosité pourtant n'avait rien de commun avec les ternes chromatiques des prises de vues colorées à la main qui ser-

Premier Livre de David Tewp

vaient parfois chez nous à illustrer les grands événements dans les journaux à deux shillings. Les sujets des photos ne présentaient qu'un intérêt relatif, d'ordre touristique tout au plus, mais immédiatement, même avec une technique différente, je reconnus dans ces clichés le style Keller. De toute évidence, la fille possédait une sensibilité d'artiste.

Un thé au Harnett

Malgré les efforts sincères que je fis sur moi-même, je ne parvins jamais à m'habituer à la présence du duo Mog et Edmonds à mes côtés. Non seulement la maigreur et le silence buté de l'un me mettaient mal à l'aise autant que la rondeur de l'autre, mais encore ne cessai-je de clairement lire méfiance et mépris dans leurs yeux. Je ne crois pas que je me faisais là des idées. En fait, je pensais comprendre ce qu'ils pouvaient ressentir, à devoir ainsi recevoir des ordres d'un homme plus gradé mais beaucoup plus jeune qu'eux, sans expérience concrète et issu, non du rang, non de la grande école militaire de Sandhurst, mais du monde civil. A leur place, je n'aurais pas aimé moi non plus devoir obéir à un novice. Que fis-je donc pour combler ce handicap de départ ? Bien évidemment, la seule chose à ne pas faire : je me raidis et voulus me faire plus fort que je n'étais.

Le premier après-midi de notre collaboration se passa pourtant en douceur. Nous établîmes le planning de nos tours de surveillance autour de l'hôtel Harnett, un des trois ou quatre meilleurs établissements de la ville. Nous nous lancions des petits sourires par-dessus la table, nous faisant des politesses, des courtoisies de vieilles dames à l'heure du thé. J'interrogeai l'un et l'autre sur leurs disponibilités, voulus savoir s'ils avaient une vie de famille, des contraintes particulières –

Premier Livre de David Tewp

médicales, peut-être – qui les obligeaient à des horaires précis. Evidemment, m'enquérir de telles informations et vouloir en tenir compte dans l'établissement de nos tours de garde était une grossière erreur. Dans ses rapports avec ses subordonnés, un supérieur ne doit pas transiger et faire passer les accommodements particuliers au détriment des questions de service. On me l'avait appris mais en cette circonstance, croyant naïvement m'acheter la sympathie des deux sous-officiers par de petits arrangements, j'oubliai cette règle pourtant élémentaire que m'avait encore rappelée Odet Gillespie : en aucune circonstance, jamais, on n'achète le respect. On l'impose. Si l'on n'y parvient pas, c'est que l'on n'est pas taillé pour commander et c'est tout.

Enfin, cet après-midi-là, après des échanges de sourires mielleux parfaitement de circonstance, nous parvînmes tout de même à établir un tableau de surveillance à peu près cohérent. Le lancement de la campagne était prévu pour le lendemain. Censé prendre la direction des opérations sur le terrain, je jugeai prudent d'accompagner l'adjudant Edmonds, à qui revenait le premier tour de garde. Il était ensuite prévu que j'effectue la deuxième vacation seul avant que Mog ne vienne me relever pour que la mécanique prenne sa vitesse de croisière.

– Je passerai vous prendre demain matin à 6 heures devant vos quartiers, mon lieutenant, m'avait dit Edmonds en sortant de chez Gillespie. Je m'occupe de nous faire affecter une voiture civile et nous commencerons notre garde. Tâchez de prendre de quoi boire avec vous. Attendre va nous donner chaud.

Comme il n'était pas encore trop tard et que je n'avais aucune envie de rentrer dormir, j'allai prendre mon repas au premier service du mess, puis voulus m'asseoir au cinéma de la caserne. En traversant un terrain d'exercice qui séparait les deux bâtiments, je croisai un détachement de Gurkhas qui revenaient d'une marche forcée. Je ne savais où leur major les

Un thé au Harnett

avait emmenés mais les Népalais étaient livides, crottés de la pointe des bottes à la racine des cheveux. Leurs yeux plissés disaient aussi qu'ils n'avaient pas dormi depuis longtemps. Malgré la fatigue qui d'évidence les brisait, ils regagnaient leur quartier en ordre impeccable, marchant au pas cadencé, chantant à tue-tête *My Bonnie*, l'hymne que l'officier supérieur avait choisi pour leur compagnie. Je regardai un instant avec envie ces hommes au visage tanné par le soleil de l'Inde orientale, au corps affûté par les manœuvres quotidiennes en brousse. Qui eût pu dire à les voir que ce pays était un jardin que nous ne savions pas garder ? Je me pris à douter des jugements fatalistes du colonel Hardens, apparemment persuadé qu'il revenait à notre génération de saborder l'héritage colonial puisque nous n'étions plus en mesure de le transmettre intact aux générations prochaines. Pour ma part, je doutais que la situation fût aussi noire. Au cinéma, on jouait *London after Midnight*, dont la totale invraisemblance me parut si insupportable que je quittai la salle bien avant le dénouement de l'intrigue, préférant regagner ma couche où je sombrai enfin dans un sommeil sans rêves.

*

Le lendemain matin à 6 heures, je trouvai comme convenu Edmonds au volant d'une grande Chevrolet noire patientant devant mon casernement. Je ne savais pourquoi, mais je sentis immédiatement qu'il y avait quelque chose d'étrange en lui, quelque chose de différent, que je ne m'expliquais pas mais qui le démarquait de la première impression qu'il m'avait faite le jour précédent. Tenant une cigarette qui se consumait sans qu'il la porte à ses lèvres, sa main était passée par la vitre baissée de la portière. Il eut un hoquet et roula des gros yeux quand il me vit venir à lui. S'éjectant de son siège, il me salua tout en me regardant d'un air perdu.

Premier Livre de David Tewp

– Quelque chose qui ne va pas, Edmonds ?

– Mon lieutenant, sauf votre respect, je ne crois pas qu’il soit prudent que vous vous déplaciez vêtu comme vous l’êtes.

– Vêtu comme je le suis ? Mais que voulez-vous dire, Edmonds ?

Je baissai les yeux vers mon uniforme impeccable, alarmé qu’il pût y manquer un bouton ou qu’une déchirure malencontreuse s’y fût soudain révélée.

– Mon lieutenant, une filature demande de la discrétion. Mieux vaudrait que vous vous mettiez en civil. Comme moi.

Effectivement, Edmonds portait un costume de lin blanc. C’est ce qui avait radicalement transformé son allure et me l’avait rendu si étrange quand je l’avais vu. Le rouge me monta aux joues. Il avait raison. Comment avais-je pu être assez idiot pour enfiler cette vareuse et visser sur mon crâne cette casquette qui me faisait repérer à cent yards ? Balbutiant de mauvaises excuses, je remontai dans ma chambre au triple galop pour me changer aussi vite que je le pus et enfin, dans un des rares complets civils que je possédais, je pris place aux côtés du gros adjudant qui fit démarrer la voiture dans un nuage de poussière.

A cette époque, il y avait deux Calcutta. Deux villes distinctes qui se faisaient appeler du même nom.

D’abord, il y avait la Calcutta du peuple, avec ses ruelles étroites, ses quartiers d’artisans, ses faubourgs... Une grande ville vieille de trois cents ans où affluaient chaque jour des dizaines de milliers de paysans pour y vendre grain, volailles, légumes, fibres à tisser et que sais-je encore... La Calcutta des temples et des traditions, une cité qui avait une âme, un souffle et une personnalité unique.

Et puis il y avait l’autre ville, celle des Européens. Evidemment, les Britanniques se trouvaient ici en écrasante majorité avec des familles de coloniaux installées depuis parfois cinq ou même six générations. Mais on y rencontrait aussi des

Un thé au Harnett

négociants italiens ou grecs, des industriels belges ou français, quelques planteurs hollandais, des Portugais, des exportateurs américains... Combien cela représentait-il de personnes au juste ? Je ne sais pas exactement. Une quinzaine de milliers peut-être. En aucun cas plus de vingt mille. Vingt mille colons occidentaux, hommes actifs, femmes, enfants, vieillards, perdus au milieu d'un irrépressible flot d'indigènes qui ne faisait que croître à chaque instant. Avec ses lignes de tramway, son réseau d'égouts, ses câbles électriques et son central téléphonique, la Calcutta des Européens ne présentait finalement que peu de particularités par rapport aux autres villes coloniales de l'Empire. Un voyageur inattentif aurait aisément pu la confondre avec les quartiers réservés du Cap ou de Singapour. Ce n'était qu'une succession d'avenues larges, de bâtiments élégants qui abritaient familles fortunées, résidences de luxe, banques, théâtres, compagnies d'assurances, cabinets de négociants internationaux, de notaires, d'avocats, édifices consulaires de presque trente nationalités... Cette Calcutta-là n'appartenait pas à l'Inde. Sauf rarissime exception, aucun autochtone n'y habitait qui ne fût, d'une manière ou d'une autre, domestique ou commis. Il n'y avait pas de mendiants, pas d'enfants ou de chiens errants. Très peu de rats. La zone était protégée de l'Inde véritable, de l'Inde vivante. Les seuls indigènes tolérés ici étaient les domestiques, tous vêtus à l'occidentale et maîtrisant pour la plupart un bien meilleur anglais que celui parlé dans les faubourgs de Londres.

L'hôtel Harnett était situé sur une place bien desservie, à la croisée de deux avenues résidentielles. Garés dans une contre-allée, nous avons une bonne vue sur l'entrée de l'établissement. Des balayeurs étaient en train d'en nettoyer les marches à grande eau tandis que des livreurs se succédaient pour y apporter journaux et paquets. Un portier vêtu d'un costume indien de fantaisie – chamarrures, galons et turban – tenait sa place près de la porte à tambour tout en observant gravement les alentours. Ses yeux s'arrêtèrent à notre hauteur.

Premier Livre de David Tewp

– Ce bourricot nous a déjà repérés, dit Edmonds en sortant un paquet de cigarettes de sa poche.

– C'est un problème ?

– Pas vraiment. Il ne nous empêchera pas de faire ce que nous avons à faire. Je doute que la fille ait soudoyé tous les employés de l'hôtel pour la prévenir des mouvements suspects. Et puis, si c'est le cas, cela rendra la surveillance plus... sportive, c'est tout.

– Cela ne semble pas vous affoler, dis-je, remarquant encore une fois le fatalisme de mon compagnon.

– Non. De toute manière, si ça tourne mal, c'est vous qui courrez. Pas moi. Je suis trop vieux et trop rouillé. Trop gros aussi...

Je ne fis pas de commentaires et lui ne relança pas la conversation. Notre première attente commença ainsi. En chaleur et en silence. Ni lui ni moi n'avions envie de parler. Le soleil monta. C'était une belle journée de début d'automne. Il ne se passa strictement rien avant 9 heures. Aucun client ne sortit, aucun n'entra. Les balayeurs avaient depuis longtemps fini d'astiquer le perron de marbre de l'hôtel, les jardiniers rangé leurs sécateurs et les coursiers déposé tout leur courrier au vaguemestre. Vers 9 heures, des couples commencèrent à sortir. Quelques isolés, aussi.

– C'est maintenant que ça va devenir un peu difficile, me dit Edmonds. Il ne va pas falloir la laisser filer. En espérant bien sûr qu'elle ait passé la nuit dans sa chambre et qu'elle daigne sortir aujourd'hui.

– Si ce n'est pas le cas ?

– Eh bien, nous aurons perdu une journée, ce qui ne va pas faire plaisir à Gillespie. Mais ce ne sera pas la première fois que cela nous arrive. Ouvrez bien les yeux, lieutenant, parce que je ne sais pas mieux que vous à quoi elle ressemble...

– Qu'arrivera-t-il si nous nous trompons de fille ?

– Eh bien... Ça ne fera pas plaisir à Gillespie, mais ce ne sera pas non plus la première fois que ça arrive, répéta

Un thé au Harnett

Edmonds en gloussant de plaisir, comme au rappel d'un souvenir précis.

Je n'eus pas envie de pousser ma curiosité. Une grosse demi-heure s'écoula sans que ni Edmonds ni moi jugions utile de parler. Nous occupions un bon angle de surveillance mais n'étions tout de même pas tout près du Harnett et il fallait avoir une bonne vue pour distinguer les traits de ceux qui sortaient de l'hôtel. Ne voulant pas manquer Keller, j'avais les yeux exorbités à force de fixer intensément ce petit bout de paysage sur lequel je concentrais toute mon attention. J'allais enfin me décider à faire une remarque sur la nécessité de se munir de jumelles pour la prochaine séance quand Edmonds me frappa d'un grand coup de revers de main sur la poitrine.

– Nom de Dieu ! dit-il en tremblotant de toute sa graisse sur le siège de la voiture.

– Quoi ? Quoi ? fis-je, tandis que mon cœur s'emballait.

– Ce type qui monte les marches pour entrer au Harnett. Je le connais.

– Qui est-ce ?

– Küneck. Un Allemand de Delhi. Officiellement, un petit industriel expatrié. Officieusement, le chef du SD Ausland pour tout le sous-continent indien et la Cochinchine française.

– Le SD Ausland ? demandai-je, avouant ainsi naïvement mon ignorance.

Mais cette lacune dans ma culture du renseignement devait être si monumentale qu'Edmonds ne la remarqua même pas. Il se contenta de poursuivre comme si de rien n'était.

– Oui, oui, le SD, je vous dis, les services de renseignements de leur parti au pouvoir. Pas ceux de l'armée régulière. Pourquoi est-ce qu'il vient traîner ses guêtres ici, ce *Kraut* ? Il faudrait que vous alliez y voir, mon lieutenant. Moi, il m'a déjà croisé. Il me reconnaîtra et ça gâchera tout...

La perspective de devoir suivre un espion allemand ne m'enchantait guère mais il fallait bien que je commence à faire

Premier Livre de David Tewp

mes preuves sur le terrain. « Vous devrez gagner le respect de vos subordonnés et ce sera une partie importante du succès de votre mission », m'avait prévenu Gillespie. Voilà, j'étais maintenant au pied du mur. Plus aucun moyen de se dérober : le grand jeu débutait vraiment. La gorge sèche, j'ouvris la portière, pris tout juste le temps de lisser mon costume froissé et traversai la rue le plus naturellement possible. En quelques pas, je grimpai les marches du perron de l'hôtel et poussai devant moi le battant de la porte à tambour comme si j'étais un vieil habitué de l'établissement. De notoriété publique, le Harnett n'était pas le meilleur hôtel de la ville, et je crois même avoir un jour entendu dire qu'il n'était un endroit de première classe que pour des gens de seconde classe. De ma vie pourtant je n'avais vu un tel luxe, une telle élégance, un tel raffinement dans la décoration. Gorgées de cire, les boiseries luisaient comme si elles venaient d'être passées au vernis, les cuivres brillaient plus que ceux d'un navire de parade et les tapis étaient si épais qu'ils étouffaient tout bruit. Des yeux, je cherchai le dénommé Küneck mais je ne le vis nulle part dans le hall. Un portique menait à une salle de restaurant où quelques personnes étaient installées, prenant leur petit déjeuner. J'entrai. Küneck était là lui aussi, assis à une table et passant commande. Tâchant de choisir un emplacement discret qui me permettrait malgré tout de bien observer ma cible, je m'installai derrière l'Allemand, saisissant un journal au passage pour me donner une contenance. Küneck, à aucun moment, ne sembla me prêter attention. Je patientai encore quelques minutes en simulant un intérêt pour un article quelconque. Quand je relevai les yeux, une femme s'était attablée face à l'Allemand. Une femme, ai-je dit, mais jeune femme – ou même jeune fille – aurait été plus juste. Assez grande, blonde, fine, les contours du visage correspondant au bélino que j'avais vu chez Gillespie, j'étais certain que c'était elle : Ostara Keller. Le doute n'était maintenant plus permis : d'une manière ou

Un thé au Harnett

d'une autre, miss Keller pointait bien aux registres d'une agence de renseignements d'une puissance rivale.

De là où j'étais, le couple n'avait aucune vue directe sur moi. Ils ne cherchèrent d'ailleurs jamais à regarder dans ma direction. La contrepartie de cette position discrète était qu'il m'était impossible de saisir le moindre mot de leur conversation et lire sur leurs lèvres ne m'aurait servi à rien puisque je n'entendais pas un mot d'allemand. Je détaillai Keller du mieux que je pus. Autant que je puisse le voir, c'était une toute jeune fille, presque encore une enfant, bien que ses vêtements et ses manières très retenues la vieillissent un peu. Elle avait un air frais, étonnamment innocent et semblait si jeune – dix-sept, dix-huit ans, peut-être – qu'il était impossible de penser qu'elle pouvait être une espionne. On l'imaginait aisément passer ses journées à se préoccuper de toilettes, de spectacles, de musique, toutes ces futilités ordinaires qui font la vie d'une demoiselle de bonne famille au sortir du collège. Les traits de l'un comme de l'autre bien gravés dans mon esprit, je jugeai plus prudent de prendre les devants et de quitter la salle de restaurant avant qu'eux-mêmes ne s'éclipsent. Passant dans les coins d'ombre, je quittai l'hôtel et retournai à la voiture retrouver Edmonds. Sur le sol, près de la portière d'où il passait toujours son bras, un éparpillement de mégots disait comment son attente avait été employée. Maladroitement dissimulée, il serait entre ses cuisses une petite bouteille d'alcool.

– Alors, mon lieutenant? Vous en avez mis du temps! Vous avez vu quelque chose? souffla l'adjutant.

– Votre Küneck a pris son petit déjeuner en compagnie de Keller, si vous voulez vraiment le savoir. Et ils avaient l'air d'avoir beaucoup de choses à se dire. Ils y sont d'ailleurs encore.

– Vous êtes bien certain que c'était la fille Keller? Pas une autre?

– C'était elle. A moins qu'elle ait une sœur jumelle. Mais je n'ai pas pu entendre ce qu'ils se disaient. J'étais trop loin. Et

Premier Livre de David Tewp

ils conversaient en allemand... Mais vous... Parlez-moi de Küneck puisque vous semblez si bien le connaître.

Le sous-officier haussa les épaules.

– Je ne dois pas en savoir beaucoup plus que vous, en fait. C'est le correspondant en chef des services secrets de leur parti national-socialiste. Pas les réseaux de l'armée, vous me comprenez bien, hein, mais le SD Ausland, l'agence extérieure d'Heydrich...

– Oui, oui, je sais parfaitement ce qu'est le SD Ausland, mentis-je mais commençant tout de même à comprendre de quoi il s'agissait.

– Bon. Ce type possède prétendument une petite usine de pâte à papier à Delhi. C'est là qu'il est basé. Il ne se déplace que très rarement. Ce sont ses agents qui viennent au rapport, d'ordinaire. Et d'ailleurs, en parlant de ça...

Edmonds interrompit sa phrase pour se tortiller en tous sens sur son siège et jeter des regards intenses tout autour de nous. Ses gesticulations firent gémir les suspensions de la Chevrolet et tanguer le peu de liquide ambré qui restait dans sa bouteille.

– Eh bien ? fis-je, soudain très inquiet.

– Eh bien, ce type est supposé être sous la surveillance constante de nos gars de Delhi. S'ils l'ont laissé partir, il n'y a que deux options : soit il est parvenu à leur fausser compagnie, soit ils sont là, à ses basques. Je regarde si je ne les repère pas dans les environs à faire le guet, comme nous... Mais non... Je ne vois rien.

– Peut-être sont-ils dans l'hôtel ?

– Possible... Mais pas capital pour le moment. Nous leur enverrons une copie de notre rapport de toute façon. Le bon point est que nous ayons repéré où se trouve Küneck aujourd'hui et surtout qui il rencontre... Dites donc ! Vous savez quoi, mon lieutenant ? La petite Keller doit tout de même être d'une sacrée importance pour que le gros bonnet du SD se déplace. On a peut-être ferré un gros poisson en croyant seulement pêcher l'ablette !

Un thé au Harnett

– Ne vous emballez pas. Pour l’instant nous n’avons rien de concret. Les Allemands mijotent peut-être quelque chose, mais tant que nous n’en avons pas une idée plus nette, ne construisons pas de raisonnement sur du sable.

– Ça va changer dès que vous aurez mis votre second axe à exécution, mon lieutenant ! me dit Edmonds avec un sourire appuyé d’un lourd clin d’œil.

Il voulait dire, évidemment, dès que j’aurais eu le courage de m’introduire par effraction dans la chambre de Keller...

– Que faisons-nous, maintenant, mon lieutenant ? demanda-t-il en allumant une nouvelle cigarette et en faisant disparaître sa bouteille sous son siège.

– Nous nous bornons à faire notre travail. Nous attendons que miss Keller sorte et nous la suivons... Comme prévu, et sans nous occuper de Küneck qui, d’après ce que vous me dites, est quoi qu’il arrive sous la responsabilité d’une autre équipe.

– Exact, mon lieutenant. Donc, nous recommençons à attendre...

Et nous attendîmes. Une heure. Et puis deux... Le milieu de la journée arriva et avec lui l’heure où nous avions prévu qu’Edmonds quitte son poste pour que je poursuive seul la surveillance.

– Il vaudrait mieux que je vous laisse la voiture, mon lieutenant, me dit alors l’adjudant en sortant les clefs de sa poche et en me les tendant. Faites attention. C’est une propriété du service. Et elle est toute neuve. Ne l’abîmez pas !

– Aucun risque, dis-je en prenant crânement le trousseau.

Aucun risque en effet puisque je n’avais jamais conduit de ma vie et n’avais pas la moindre idée de la procédure à suivre pour faire démarrer un tel engin. Mais cela, évidemment, Edmonds ne le savait pas et je n’eus pas le courage de le lui avouer.

– Et vous-même, comment allez-vous rentrer ? demandai-je à Edmonds alors que je voyais bien qu’il lui était pénible de seulement se tenir debout sous les grands feux du jour.

Premier Livre de David Tewp

– Pousse-pousse..., me répondit-il simplement en claudiquant vers la périphérie du Harnett, là où attendaient des indigènes maigrelets près de leur taxi à bras.

Je plaignis mentalement celui qui, pour seulement quelques roupies, aurait le malheur de véhiculer les deux cent cinquante livres bien pesées d'Edmonds jusqu'au quartier militaire.

Je me retrouvai seul. De tout le temps où nous avions attendu ensemble, nous n'avions pas vu ressortir Küneck du Harnett. Il devait encore être là, à discuter avec Keller, son agent. Sans autre occupation que celle d'observer depuis des heures les abords de l'hôtel, transpirant dans cette Chevrolet noire qui absorbait le soleil du grand midi, je sentis une terrible somnolence m'envahir. Je tendis une main tremblante vers la bouteille d'eau que j'avais eu soin de prendre avec moi et en vidai le contenu presque d'une traite, gardant seulement quelques gouttes pour me frotter le visage et la nuque. J'en étais là de mes opérations lorsque je vis une silhouette mince descendre les marches du Harnett. Il était presque 3 heures de l'après-midi et Keller, enfin, se décidait à bouger !

La rive des morts

Prendre quelqu'un en filature dans les rues d'une ville qui vous est parfaitement inconnue n'est pas un exercice facile. Je faillis l'apprendre à mes dépens ce jour-là mais, heureusement, Keller choisit de marcher à un rythme de flâneuse, ce qui me permit de la suivre sans encombres. L'heure de la journée à laquelle elle sortait m'était autant défavorable que bénéfique. Comme n'importe quelle ville de climat tropical, le milieu de l'après-midi est généralement le moment où le Tout-Calcutta se calfeutre pour échapper aux grosses chaleurs. Les rues sont presque vides alors et il est bien compliqué d'y passer inaperçu. Progressant de renforcements en encoignures de portes, je parvins tout de même à suivre la fille sans, je crois, qu'elle me remarque. Elle n'était plus vêtue, comme au matin, d'un élégant tailleur de lin, mais avait choisi une tenue adaptée à la marche : jodhpurs bouffant joliment aux cuisses et ample chemisier flottant librement à la taille, petites bottines et foulard de soie. A sa hanche, tenu en bandoulière, ballottait l'étui de cuir d'un appareil photographique. Mais les décors pourtant pittoresques que nous traversions ne semblaient pas retenir l'attention de Mlle Keller. Tout au long du parcours, elle garda en effet les yeux baissés comme si elle empruntait un itinéraire qu'elle connaissait parfaitement pour l'avoir suivi de nombreuses fois. Jamais elle ne s'arrêta pour vérifier son chemin,

Premier Livre de David Tewp

jamais elle n'hésita à s'engager dans une rue ou traverser une allée... Elle savait où elle allait et s'y rendait droit, apparemment indifférente à toute autre chose. De sa silhouette fine et souple se dégageait une touchante impression de fraîcheur, de réserve qui correspondait bien aux traits de son visage que j'avais entrevu dans la salle de restaurant du Harnett. Aurait-on pu dire qu'elle était belle ? Ce n'est pas le terme que j'emploierais. Ses traits étaient fins, réguliers, et sa silhouette attirante, mais bien mieux que de la simple beauté plastique, il y avait chez cette fille un charme d'enfant sauvage auquel il devait être difficile de résister et en quoi résidait justement l'essence de son caractère.

Au jugé, la promenade dura presque une heure, très éprouvante pour moi car il fallait que je prenne garde à ne pas marcher trop vite et à conserver une distance de filature idéale. A chaque instant, je priai pour que Keller ne se retourne pas car elle n'aurait alors pu manquer de m'apercevoir, signant ainsi la ruine définitive de tous mes efforts. Heureusement cela ne se produisit pas. Nous traversâmes la partie est du quartier colonial sans plus nous arrêter aux devantures de beaux magasins de Townshend Road qu'aux terrasses de Moore Avenue, puis nous franchîmes un boulevard qui semblait marquer une sorte de frontière, une ligne de fracture nette dans la ville, une séparation qui opposait d'un côté les hautes maisons bâties à l'européenne et de l'autre les grands bâtiments meurtris de l'ancien quartier de la Compagnie des Indes. Après huit décennies d'abandon, ceux-ci conservaient encore nettement visibles les traces de la guerre des cipayes, ces supplétifs indigènes qui s'étaient révoltés le jour où la rumeur avait couru dans leurs rangs que les cartouches dont ils devaient mordre l'amorce étaient enduites de graisse de bœuf. Débordée par l'ampleur des pillages et des émeutes, la Compagnie avait dû se résoudre à accepter l'intervention directe de la métropole. En échange de la stabilité revenue, celle-ci avait fait tomber l'Inde directe-

La rive des morts

ment sous sa coupe, mettant un terme au fermage privé du sous-continent. C'était là, dans ce territoire grêlé de ruines, que commençait la véritable Calcutta – celle des temples dédiés au dieu des rats, celle des prêteurs sur gages et des écrivains publics, celle des marchands clandestins d'opium, des teinturiers et des porteurs d'eau, des gamins traînant dans les caniveaux à la recherche d'une croûte, d'une herbe à mâchonner pour faire passer la faim, celle de tout un petit monde livré à lui-même et qui vivait bien souvent encore de la même manière sous gouvernement britannique que ses ancêtres, des siècles auparavant, sous domination mongole.

Pas plus ici que précédemment Keller ne s'arrêta pour observer ce peuple oublié qui se montrait aux crevées de ces architectures délabrées, aux fenêtres de ces façades écaillées, sur ces balcons rouillés et branlants souvent envahis d'une végétation sauvage qui s'enracinait dans la moindre fissure de plâtras. Non, rien de tout cela ne retenait son attention. A aucun moment elle ne s'attarda à saisir lieux ou visages dans son obturateur. La pellicule couleur qu'elle utilisait aurait pourtant eu de quoi exprimer tout son intérêt. Malgré la misère à chaque rue plus apparente, ce n'étaient partout que mordorures des arbres, contrastes violents des saris des femmes, pastel des murs peints, extravagance des étoffes qui séchaient sur des fils tendus au travers des rues... Mais Keller restait insensible au spectacle, jeune fille sage aux yeux baissés et à la démarche calme, paraissant seulement préoccupée d'elle-même. La foule ici était plus nombreuse que dans le secteur européen et, même, plus j'avançais, plus elle semblait compacte, comme un liquide qui se solidifie peu à peu, rendant ma filature d'autant plus difficile que les ruelles se faisaient plus étroites, plus encombrées. On me laissait passer pourtant, sans me demander l'aumône, sans m'importuner, sans me proposer quelque service. Pas plus qu'à celui de Keller il n'y eut d'éclats de voix à mon passage, pas d'appels, pas de sifflets ou

Premier Livre de David Tewp

de mains posées sur mon épaule pour m'entraîner vers quelque bouge.

Les gens semblaient à peine nous remarquer, s'écartant quand ils le pouvaient sans manifester énervement ou hostilité. Un instant, dans une rue se rétrécissant en goulet, je crus pourtant perdre ma cible, soudainement disparue derrière un amoncellement de balles de paille sur lesquelles dormaient des poules, mais je la retrouvai sans peine quelques yards plus loin, toujours marchant dans la même direction sans forcer l'allure. Nous allâmes ainsi jusqu'aux abords de la rivière Hoogly qui traverse la ville du nord au sud. Je dis rivière mais c'est un terme inadéquat puisqu'il s'agit en fait d'un des nombreux bras du Gange qui s'écarte en delta avant de se perdre dans l'océan.

Des fumées épaisses montaient des rives. Je ne compris pas d'abord de quoi il s'agissait, pensant que peut-être l'on faisait brûler des ordures car l'odeur qui me parvenait était forte et désagréable, à la fois piquante et sucrée, augmentant à chaque pas son emprise. Je levai les yeux vers le ciel. La couleur en était voilée par les colonnes grises qui venaient de la berge. Le soleil lui-même n'était plus aussi éclatant mais ressemblait à un disque terne dans la voûte assombrie. Je fis quelques pas, sans voir encore ce qu'on brûlait. Keller n'était pas loin. Je venais de la voir descendre près de l'eau par un petit escalier de pierre. Je m'avançai vers un semblant de parapet, y pris un instant appui, les paumes posées dans une sorte de cendre grasse qui couvrait la pierre, restant là quelques secondes sans bouger, sans respirer, sans vouloir comprendre ce que mes yeux pourtant me montraient, là, à seulement quelques yards de moi, si proches que j'aurais presque pu les toucher rien qu'en me penchant et en étendant la main...

Je ne sais pas combien il y en avait au juste. Il me semblait qu'ils couraient tout le long de la rive et que l'autre berge, aussi, en était pleine. Trois, quatre, cinq cents peut-être étaient

La rive des morts

visibles de là où je me tenais. Cinq cents bûchers funéraires en activité, soit tout juste allumés, craquant, ronflant leur feu d'enfer sous les corps étendus, soit presque éteints, effondrés sur eux-mêmes, aplatis, ramenés au ras du sol et n'étant plus que braises rosissantes, flammèches soufflées par le premier vent venu des eaux... Et, par-dessus tout cela, un silence écrasant, terrible, un silence de deuil et d'indifférence tout à la fois, un silence de douleur, de misère et de résignation qui m'étreignit le cœur et me bouleversa, arrêtant un instant le flot de mes pensées, subjuguant en moi toute capacité d'action ou de raisonnement.

C'était la première fois de ma vie que j'étais confronté à une telle vision. La première fois de ma vie que la mort se dévoilait devant moi d'une manière aussi crue, aussi forte, aussi imposante et massive. De toute mon existence je n'avais alors vu qu'un seul cadavre, celui de ma mère lorsque, âgé de dix-sept ans, je l'avais perdue. Encore avait-elle été préparée lorsque l'on m'avait autorisé à la voir et c'est à peine si j'avais remarqué sur son visage un pincement des narines, un étirement des tempes, un léger creusement des joues qui la disaient dépouille et non plus femme vivante. Mais là, sur cette berge mortuaire, tout était différent. Il n'y avait plus de mise en scène, plus aucun de ces jeux d'ombres et de poudre qui font de nos chambres ardentes des théâtres où les morts sont grimés pour épargner de trop grandes frayeurs aux vivants. Là, sur cette grève du bout du monde, la mort n'avait plus honte d'elle-même et faisait bien voir son œuvre. Les corps humains qui se calcinaient n'y distillaient pas seulement d'épouvantables odeurs, encore craquaient-ils d'horrible façon sous la chaleur, exsudaient-ils d'affreuses liqueurs sous la montée d'une température de four qui faisait éclater les tissus, les dissolvait, les liquéfiait en une gelée brunâtre avant de les transformer en gaz, en vapeurs, en nuées cendreuse qui noircissaient le ciel et retombaient partout alentour en flocons gris, huileux, friables et malodorants.

Premier Livre de David Tewp

Keller marchait parmi les bûchers, petite tache blanche, silhouette menue et blonde déambulant entre les amas mortuaires avec une indifférence apparente, un détachement, une nonchalance qui me stupéfièrent. Partout autour d'elle il y avait des restes de corps calcinés qui attendaient d'être rendus au fleuve, des débris, épars, d'incinérations récentes ou plus anciennes, qui s'amoncelaient en couches, superposant des strates d'os noircis à des lignes de cartilages vitrifiés. Souvent, dans ce magma, l'on devinait encore la forme d'un corps, le contour d'un visage même, car les feux étaient parfois mal agencés, les bûches, trop serrées, ne pouvant laisser passer l'air ; ou bien encore la famille du défunt, étant trop pauvre pour se procurer du bois de bonne qualité, devait se contenter de placer le disparu sur une superstructure de bambous recouverts de palmes. Tout cela brûlait vite et mal, laissant à peine aux flammes le temps de craqueler les peaux, d'assécher les tissus superficiels, de cloquer les chairs. Ces cadavres-là, cadavres des pauvres, n'étaient pas tout de suite remis au fleuve mais étaient laissés à l'abandon pour que les vents et la vermine achèvent ce que les mauvais brasiers n'avaient pas accompli. C'étaient eux qui donnaient à l'endroit son caractère de cauchemar, de morgue à ciel ouvert. C'étaient eux, surtout, que Keller était venue photographier. De là où je me tenais, en surplomb sur le quai, je la voyais, à une trentaine de yards de moi, marcher vers un horrible empilement de troncs mutilés, tordus, cuits comme viande de boucherie, survolés d'une nuée d'oiseaux du fleuve qui s'abattaient sur ce monceau de carne comme des abeilles sur une monstrueuse fleur de charogne.

Keller tira son appareil photographique et commença son travail. Elle prit son temps. Je la voyais se pencher, se tordre, se baisser pour chercher le meilleur angle, trouver le plus bel axe de prise de vue, la plus surprenante vision. Ici, elle s'approchait des feux jusqu'à entrer dans leur onde de chaleur ; là, elle poussait des paquets de cendres de la pointe de sa botte

La rive des morts

pour mieux découvrir les restes d'une ordure humaine à demi enfouie dans le sol ; plus loin, elle restait de longues minutes immobiles à attendre qu'un charognard vienne se poser près d'elle, ne prenant pas garde à ce que des particules de cendre noire souillent ses cheveux blonds... Je ne savais que faire. Devais-je partir et laisser cette fille travailler à ses fascinations morbides ou devais-je plutôt continuer à la surveiller de loin et m'imposer ainsi ces visions affreuses que je supportais mal ? Bien qu'il m'en coûtât, je choisis de faire mon devoir et de demeurer sur cette grève le temps qu'il faudrait. Keller s'avancait lentement, à contre-courant, appuyant avec régularité sur son déclencheur, changeant une première fois, puis une deuxième et une troisième fois enfin de rouleau de pellicule. Le jour baissait. La luminosité, déjà moins forte ici que sur le reste de la ville, devenait pareille à celle d'un jour d'éclipse. On n'y voyait presque plus à cent pas. Keller rangea enfin son appareil dans sa gaine, quitta la proximité immédiate des bûchers puis revint sur ses pas, vers un groupe d'hommes maigres, en haillons, accroupis contre une vieille palissade de planches, de longues fourches de bois plantées près d'eux, dans une flaque de vase. A les voir, je devinai qu'ils étaient chargés de manipuler les cadavres, de sortir les corps calcinés des brasiers et les entasser le long de la rive, ceux aussi peut-être qui dressaient les bûchers et en dispersaient grossièrement les restes. Je la vis fouiller dans sa poche pour en ressortir quelque chose – une poignée de roupies, sans doute – qu'elle donna à l'un d'entre eux, un homme grand, décharné, dont on voyait les côtes et auquel de longs cheveux tout raidis de cendres donnaient l'air d'un diable. Prenant sa pique, le fossoyeur mena la fille vers un vieil amas d'ossements posés dans un coin écarté contre un remblai exposé plein sud. Plongeant ses mains dans le monticule à la manière d'un accoucheur penché sur une matrice, il retira de la masse une petite chose ronde, à peine plus grosse qu'un poing. C'était le crâne d'un

Premier Livre de David Tewp

petit enfant. Un crâne tout bruni d'avoir été passé à la flamme, sali d'avoir été trop longtemps oublié dans le dépôt des chairs décomposées. L'Autrichienne prit sans répulsion l'atroce objet et, l'enveloppant dans le foulard qu'elle portait autour du cou, quitta la grève sans un regard en arrière. Ses yeux, sagement baissés, donnaient à son visage un air d'agneau buté et volontaire, ensemble hargneux et tendre. Je reculai derrière le décrochement d'un bâtiment proche pour la laisser prendre une avance de trente ou quarante yards avant que je ne recommence à la suivre. La nuit venant, j'eus peur un instant que ma tâche ne se complique encore mais j'étais trop heureux de quitter le quartier des morts pour vraiment me soucier de cela. Tout ce qui m'importait était de revenir vers les vivants, de voir des visages animés, des couleurs, d'entendre des sons, des appels, des rires, des cris, et de respirer d'autres senteurs que ces infectes vapeurs de charniers qui empuantissaient tout le quartier des rives de la Hoogly.

Contrairement à ce que j'avais espéré, Keller ne reprit pas le chemin du quartier colonial. Marchant du même pas calme qu'à l'aller, elle s'enfonça plein est, vers la nuit qui tombait vite, toujours plus avant dans la partie strictement hindoue de la ville. Plus de ligne de tramway, ici. Plus d'asphalte sur les routes. Plus même d'éclairage public. Tout juste quelques poteaux électriques taillés à coups de machette dans du bois spongieux et qui ne reliaient qu'une maigre brassée de fils chuintant, sifflant, parfois jetant de longues étincelles bleutées sur la tête des passants indifférents. Ici, plus d'hôtels luxueux destinés aux touristes de la Mère Patrie, mais des bouges grouillant de vermines, des taudis où les paysans échoués des provinces apportaient les germes du choléra, de la peste, de la malaria... Plus d'églises non plus, mais des temples où l'on adorait des dieux étranges. Plus de théâtres ni d'opéras ici mais des estrades de planches vermoulues où des ascètes, enfonçant dans leur chair maigre de lourds crochets d'acier,

La rive des morts

récitaient, sanglants et droits, un demi-millier de vers du *Mahâbhârata*.

Keller s'enfonçait dans ces ruelles, sous ces arcades et dans ces galeries, dans ces tunnels toujours plus noirs, toujours plus bondés, comme si elle les avait parcourus depuis sa plus tendre enfance. J'eus du mal à la suivre. Elle était grande, certes, et malgré sa chevelure blonde, seul étendard clair parmi les nuques noires, dans ces cônes d'ombre qu'étaient les voies de ce quartier il devenait à chaque seconde plus malaisé de la distinguer. Il fallut que j'accélère le pas, que je bouscule même un peu rudement un homme chargé d'un panier de fruits qui ne voulait pas s'écarter de mon chemin pour ne pas perdre définitivement Ostara Keller dans l'incroyable dédale qu'elle avait choisi d'emprunter.

La fille marqua une pause au débouché d'une rue formant, avec l'embranchement de deux autres voies, une sorte de placette. Un instant, elle sembla chercher des yeux un signe sur une maison, un glyphe, un repère quelconque. Et puis elle s'avança pour frapper à la porte basse d'un édifice de trois étages à la façade presque aveugle, seulement percée d'étroites fenêtres closes. Colorée d'un bleu à la fois profond et vif, la chaux de ses murs reflétait l'exacte couleur du ciel crépusculaire. La place était presque vide. Cinq ou six gamins jouaient tranquillement et sans bruit dans le sable près d'un gros buisson fleuri. Un adulte barbu, assis sur ses talons nus, un turban rouge enveloppant ses cheveux, semblait les surveiller. Il s'amusait à tailler une badine avec une sorte de long couteau à lame double qui ne me semblait pourtant pas précisément indiqué pour ce genre de travail. A part Keller et moi, c'étaient là toutes les âmes humaines que comptait alors la place. Je n'avançai plus, cherchant plutôt à reculer pour gagner un coin d'ombre. Mais cela ne fut pas utile. La porte de la maison bleue s'ouvrit et Keller entra, disparaissant sans hésiter dans le bâtiment, exactement comme un client ordinaire

Premier Livre de David Tewp

pénètre dans une boutique ordinaire. J'étais interloqué. Pour autant que je pouvais en juger, rien, de l'extérieur, ne permettait de donner à cette maison un office quelconque. Je scrutai la façade sans déceler quoi que ce fût d'anormal. Aucune lumière ne filtrait des rares fenêtres donnant sur la placette. Ni lumière ni son. Ici, décidément, tout était calme. L'agitation des ruelles alentour, leurs bruits, leurs appels, leurs spectacles grotesques et violents n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Je m'approchai à mon tour de la maison bleue. Et puis ma main se lança d'elle-même sur le panneau de bois, frappant vigoureusement trois petits coups secs, sans que j'aie vraiment le temps de me rendre compte de ce que je faisais. Je paniquai ! Pourquoi n'avais-je donc pas attendu tranquillement que Keller ressorte au lieu de risquer de me faire repérer de cette manière ? Je voulus battre en retraite, prendre mes jambes à mon cou pour traverser la place en courant et me faufiler dans un recoin. Mais il était déjà trop tard. La porte s'ouvrit et un petit être – je ne sus s'il était mâle ou femelle tant ses traits étaient disgracieux et contrefaites les formes de son corps – me pria d'entrer sans que ma présence ne semblât le surprendre d'aucune façon. Je pouvais encore prétexter une erreur, bien sûr, mais la curiosité fut trop forte. Je me baissai donc pour franchir cette porte basse, mieux faite pour des enfants que pour des hommes dans la force de l'âge. Je me trouvai dans une sorte de couloir voûté, sombre, aux parois comme luisantes d'humidité. Tout cela était étouffant et donnait le sentiment de se trouver dans le boyau d'accès d'une grotte courant au cœur d'une montagne perdue. Le portier referma au verrou derrière nous puis écarta un rideau. Un long couloir droit s'écartait devant moi sans que mes yeux en perçoivent la fin. Pieds nus, la petite chose commença à y trotter sans vitesse ni frayeur comme s'il était le plus naturel du monde qu'un étranger se présentât à la porte de cette demeure et y fût reçu sans qu'on lui posât de question. Le sol marquait une déclivité cer-

La rive des morts

taine, je le sentais sous mes pas bien plus que mon regard ne le percevait. Nous marchâmes ainsi sur une bonne trentaine de yards le long de ce boyau aux murs lisses, sans portes, sans décorations, puis le guide écarta les pans d'un second rideau et je pénétrai dans une salle, vaste et sombre comme une nef d'église mais basse de plafond et malodorante. Des gens étaient allongés là, sur des nattes disposées en lignes bien nettes. Deux ou trois aides, des adolescents en tunique de mauvais chanvre, vaquaient en silence de l'un à l'autre des affalés, s'affairant à éponger la sueur qui coulait de leur visage, ou à ranimer à coups d'éventail de papier les petits braseros qui crépitaient devant eux. Il y avait parfois une plainte basse, un cri sourd et bref, venu d'on ne savait qui et qui brisait pour une seconde le silence relatif de l'endroit. Un instant – un très court instant –, je crus être parvenu dans une sorte de dispensaire, d'hôpital de quartier où de bonnes âmes recueillaient les malades isolés. Mais lorsque mes pupilles se furent définitivement ouvertes à la lumière brumeuse qui flottait dans la salle, je vis que les patients portaient à leur bouche de longues pipes. J'étais dans une fumerie d'opium.

Écœuré par l'odeur doucereuse du poison, choqué surtout de me trouver malgré moi dans cet endroit voué à la déchéance humaine, je voulus reculer, quitter ces lieux qui me mettaient encore plus mal à l'aise que la berge où l'on brûlait les morts, mais je sentis une main agripper mon costume et me tirer en avant. Mon guide était toujours là, ne disant rien mais agitant la tête en me faisant bien comprendre qu'il fallait que je traverse la salle commune pour gagner la destination qu'il m'avait réservée. Nous franchîmes ce premier hall de part en part, ensuite une arche encore tendue d'un voile épais pour arriver dans une chambre tout aussi vaste, tout aussi sombre, mais celle-ci vide en son centre et plutôt creusée d'alcôves particulières sur trois de ses murs. Certaines – très peu, deux, trois tout au plus – étaient fermées par un paravent de laque.

Premier Livre de David Tewp

Le petit monstre me fit asseoir dans l'une des niches libres, me retira mes chaussures, replaça des coussins et me fit m'y allonger. Je n'osai protester, craignant d'attirer l'attention, mais je ne pensais qu'à Keller, bien sûr... Elle était toute proche, j'en étais certain. Mais où ? J'avais frappé à la même porte qu'elle, marché le long d'un unique couloir droit, sans percée ni portes latérales, débouché dans une première salle où je n'avais vu que des indigènes, puis j'étais entré dans cette nouvelle salle aux alcôves qui avait tout l'air d'un cul-de-sac. Alors ? La solution était simple. Keller ne pouvait se trouver que dans une des rares niches occupées. Si je voulais encore la suivre lorsqu'elle sortirait d'ici, la solution la plus simple était d'attendre dans cette alcôve que la fille se décide à partir. Après tout, cette solution n'était pas si mauvaise. Le petit manœuvre déplia un paravent devant moi avant de disparaître quelques minutes pendant lesquelles tout ne fut que silence. J'entendis bien toussoter, un peu sur ma droite et remuer doucement, un peu plus loin, mais, même tombés dans la demi-conscience de la drogue, les adeptes semblaient avoir encore la volonté de respecter la quiétude des lieux et la tranquillité des autres clients. La créature revint, posa devant moi un large plateau circulaire chargé d'objets divers, alluma un petit foyer posé sur un trépied de fonte avant, dans un murmure à peine audible, d'ouvrir enfin la bouche pour me demander cinq livres anglaises. Je me résignai à payer, bien sûr, et puis je fus laissé seul, dans cet endroit qui ne me plaisait pas, face à un échantillonnage de matières et d'instruments dont il était hors de question que je fasse le moindre usage. Je devais donner le change, néanmoins, car j'étais certain que l'on viendrait bientôt vérifier que je n'avais besoin de rien. Je fis d'abord semblant de manipuler doucement quelques objets, avant de me retourner contre le mur, gardant dans mes mains la pipe que l'on m'avait donnée. Une heure peut-être se passa ainsi sans que j'entende rien et sans que l'on s'inquiète de moi. Soudain,

La rive des morts

je reconnus le frottement que faisaient les pieds nus du gnome qui, je le sentis, se glissa dans mon alcôve. Je me crispai dans ma position, fermant les yeux pour mieux jouer mon rôle de dormeur. Il y eut un petit cliquetis de métal, comme si l'on apportait de nouveaux objets sur le plateau, et puis le serviteur repartit, le silence revint, mes muscles se détendirent et j'osai me retourner. Sur le plateau de cuivre étamé fumait maintenant une théière. Une tasse, une sorte de pot de marmelade et un plat creux rempli de boulettes de pain blanc complétaient le nouveau service. J'étais ravi de l'aubaine. Je n'avais rien avalé depuis mon petit déjeuner du Harnett et cette marche dans la ville indigène m'avait épuisé, et assoiffé. Maîtrisant mal mes mouvements, soucieux surtout de polariser toute mon attention sur les bruits qui pouvaient à tout instant provenir des autres alcôves et trahir un départ soudain, je bus avidement la plus grande partie du contenu de la théière. L'étanchement partiel de ma soif déclencha ma faim. Sans méfiance, je goûtai à la confiture. Je lui trouvai un goût douceâtre, difficilement identifiable. Je crus d'abord que c'était de la figue mais il y avait des arômes plus musqués derrière ce premier goût aimable. J'en pris malgré tout deux ou trois cuillerées parce que j'avais faim et puis terminai le thé avant de me rabattre sur les coussins. Il n'y avait toujours pas un bruit dans la salle. Personne n'était venu s'installer depuis que j'étais arrivé. Personne n'était parti non plus. Autant pour m'occuper l'esprit que pour avoir la sensation de ne pas perdre mon temps, je tentai mentalement de faire le point sur cette journée mais je me rendis compte assez vite que j'avais de plus en plus de mal à articuler une chaîne de pensées logiques. Comme un caboteur emporté au large par des courants trop forts, mon cerveau commençait à dériver sans que j'en comprenne vraiment la cause. Était-ce la fatigue ? La tension nerveuse ? Mes paupières se clorent d'un coup et ce fut comme si l'on m'enfermait dans une boîte. Ne percevant plus

Premier Livre de David Tewp

rien du monde extérieur, j'errai longtemps, entre visions et cauchemars, sans que je puisse rien faire pour remonter à la conscience. Vaguement, sans savoir si je délirais encore ou si mes perceptions étaient réelles, je sentis soudain mon horizon basculer.

On m'agrippa, on me souleva comme un enfant. Je me débattis un peu, je crois, sans effet aucun. J'entendis une porte claquer. Un vent frais passait sur mon visage mais mes yeux ne voulaient toujours pas s'ouvrir ni mes membres se remettre à bouger. Paralysé, mon corps n'était plus que celui d'un cadavre, même si mon esprit, peu à peu, refaisait surface. Pendant une éternité, je crus que plus jamais je ne récupérerais mes facultés physiques. Que j'étais condamné à n'être qu'une pensée perdue dans un corps mort. Lentement, pourtant, la vie revint en moi. Ce furent d'abord des rires que j'entendis. Des gloussements d'enfants, fluets et pointus. Je sentis des mains effleurer ma joue, mon front... J'ouvris les yeux à grand-peine. Enfin, après je ne savais combien d'heures d'absence, je revenais à moi. Un visage de fillette me faisait face et me souriait. C'était elle qui avait étendu sa main sur moi. Me voir me réveiller la fit s'esclaffer, lançant derrière elle d'autres pépiements de gosses dont les silhouettes, peu à peu, sortirent de l'ombre. Je crus les reconnaître. C'étaient les petits que j'avais vus à la tombée de la nuit jouer sur la placette alors que Keller venait de pénétrer dans la fumerie d'opium.

La fillette qui me regardait devait avoir dans les dix ans. Assez jolie et pas trop mal vêtue, ses grands yeux sombres lui donnaient un air d'une extrême douceur. D'après son attitude, elle semblait être la meneuse du groupe, la plus effrontée, la plus vive aussi. Je voulus me redresser pour mieux lui sourire mais lorsqu'elle vit que les muscles de mes membres retrouvaient un peu de leur vigueur, son visage se renfroigna aussitôt et elle me gifla de toutes ses forces avant de se jeter sur moi tandis que ses compagnons me saisissaient aux chevilles et

La rive des morts

aux épaules pour me mettre à plat sur le sol dur. Surpris, étourdi par la violence du coup que la gamine venait de me livrer en pleine face, je succombai sous le poids de cette volée d'enfants des rues qui n'avaient en tête que de profiter de ma faiblesse pour me piller. Dix petites mains plongèrent aussitôt dans mes poches pour les vider du moindre objet qui pouvait s'y trouver : monnaie, mouchoir, mais aussi portefeuille, papiers d'identité et clefs... On dégrafa ma ceinture, on fit glisser ma montre de mon poignet et on arracha les boutons de manchette de ma chemise... Enfin, certainement pour se venger de la maigreur du butin que tout cela représentait au final, la bande se mit à me frapper avec une violence et une cruauté dont jamais je n'aurais cru des enfants capables. Une demi-minute je sentis les coups pleuvoir sur moi. Des petits ongles entaillèrent ma peau, des doigts s'agrippèrent à mes cheveux et les arrachèrent par touffes, des plantes de pieds nus martelèrent mes côtes comme si elles avaient été des planches pourries à faire céder, des poings emboutirent mes mâchoires, mes tempes, mes dents sans que je puisse rien faire. Et puis, sur un signal mystérieux que je ne compris pas, l'attaque cessa et la horde se dispersa en poussant des hurlements de bacchanales. Au-dessus de moi, il n'y avait plus qu'un ciel nocturne piqueté d'étoiles. Je mis du temps à retrouver l'usage de mes membres. Non seulement les effets de la substance que j'avais avalée dans la fumerie troublaient encore mes réactions nerveuses, mais les contusions causées par les gamins zébraient mon corps d'intenses douleurs. Enfin, je rassemblai assez de forces pour me lever. Je saignais du nez et je m'étais mordu la langue sous l'effet d'un coup de poing, mais je ne souffrais d'aucune fracture. Ma filature était fichue. Il n'était plus question maintenant d'attendre Keller et de la suivre dans cet état. Qui me disait, d'ailleurs, qu'elle n'avait pas quitté le bouge tandis que j'avais achevé de cuver le toxique sur le trottoir? Cela avait dû durer longtemps.

Premier Livre de David Tewp

Jamais exposé aux stupéfiants, mon organisme était sûrement un terrain excessivement réceptif à leurs effets. Je résolus donc d'abandonner la partie pour ce soir, préférant regagner le quartier colonial pour y demander un peu d'aide.

M'orienter dans le dédale des rues étroites me prit du temps. D'autant que je marchais sans chaussures, peut-être oubliées à la fumerie par les aides ou bien posées à côté de moi et emportées elles aussi par les gamins pillards, je ne sais. Heureusement, à cette heure avancée de la nuit, la ville était presque vide et il était plus facile pour moi d'y circuler sans trop attirer l'attention. Plus vite que je ne l'avais espéré, des points de repère me conduisirent jusqu'aux abords de la Hoo-gly et puis, de là, enfin jusqu'à Moore Avenue où j'avisai une patrouille qui m'accompagna jusqu'au centre de police le plus proche. Les humiliations commencèrent là. Je dus tout d'abord avouer que, malgré les apparences, je n'étais pas un simple civil ayant subi une petite mésaventure en étant allé s'encanailler dans le quartier indigène, mais un officier du MI 6 en mission. Il fallut ensuite que je me fasse rapatrier à la caserne et que le capitaine Gillespie confirme mon appartenance à son équipe pour que les policiers veuillent bien cesser de me soupçonner d'avoir recherché dans les bas quartiers la satisfaction de je ne sais quelle turpitude. Evidemment, cela n'était qu'un préambule. Les véritables problèmes surgirent lorsque j'eus à rendre compte de ma journée à mon supérieur. Quand je lui avouai comment je m'étais stupidement laissé aller à entrer dans la fumerie sans savoir où je mettais les pieds et que j'avais ingurgité sans méfiance une confiture opiacée, Gillespie explosa.

– Je vous avais demandé de l'esprit d'à-propos et de l'indépendance, Tewp. Pas de vous fourrer tête baissée n'importe où sans assurer vos arrières ! D'autant que, d'après ce que m'a raconté Edmonds, la fille a passé sa matinée à palabrer avec Küneck ! Ce qui fait complètement changer

La rive des morts

notre affaire de catégorie... Si ce type se déplace pour la voir, c'est qu'elle est importante! Alors redoublez de prudence, Tewp, et surtout ne prenez pas d'initiatives quand vous êtes seul sans vous assurer que vous pouvez les assumer jusqu'au bout. Et puis aussi, dans ce foutu pays, ne vous empiffrez jamais de ce que vous n'avez pas clairement identifié! Suis-je clair?

– Parfaitement clair, mon capitaine, dis-je, la voix pâteuse et incertaine, contrarié que j'étais par les événements qui s'étaient d'un coup retournés contre moi.

A la longue, Gillespie sembla se calmer un peu. Il était 4 heures du matin. Gillespie n'était pas un agressif sur longue distance. Un planton nous avait monté du café frais. Nous le bûmes ensemble comme en signe de paix, tous deux assis sur le rebord d'une des hautes fenêtres ouvertes qui donnaient sur le parc, profitant de la fraîcheur et du silence nocturne, regardant l'aube rosir lentement la ligne d'horizon. La conversation revint sur Keller et le comportement qu'elle avait eu sur les bords de la Hoogly. Tout cela paraissait plonger Gillespie dans des abîmes de perplexité. Il me demanda quelles conclusions je tirais de cet intérêt apparent pour le morbide. Bien sûr, c'était une question qui me hantait depuis que j'avais compris que Keller prenait un plaisir tout particulier à photographier les morts. Qu'une jeune fille puisse se salir les yeux et l'âme à de telles contemplations était un mystère pour moi. Cela me mettait mal à l'aise aussi.

– C'est étrange... Mais c'est finalement une bonne chose pour nous, me dit Gillespie.

– Une bonne chose, mon capitaine?

– Après une journée d'observation, nous savons que cette fille est en contact avéré avec un membre important d'un réseau étranger, qu'elle aime se promener dans les cimetières au point d'en revenir avec un crâne sous le bras et qu'elle est opiomane! Finalement, cela nous ouvre beaucoup de perspec-

Premier Livre de David Tewp

tives pour agir contre elle. Et encore plus de voies peut-être pour la manipuler...

– Vous songez à la retourner ?

– Attendons encore un peu, mais c'est une possibilité qu'il faut saisir à la première occasion dès qu'un agent ennemi présente une faiblesse... Et Keller me semble une jeune fille bien faible... Si faible...

Chambre 511

Au milieu de la seconde journée de surveillance, je quittai la caserne pour prendre mon tour de garde. La veille au soir, l'adjudant Mog avait trouvé la Chevrolet abandonnée. Un peu après minuit, il crut voir Keller regagner seule le Harnett. Edmonds l'avait ensuite relevé et Mog avait filé dans le bureau de Gillespie pour lui annoncer que j'avais disparu, mais il n'eut le temps d'affoler personne puisque je venais à cet instant de faire ma réapparition au milieu de deux escouades de policiers... Me regardant avec des yeux de poisson, Mog s'en était alors retourné comme si de rien n'était, ne cherchant même pas à savoir ce qui avait bien pu m'arriver. Mes plaies superficielles maintenant nettoyées et pansées, je me sentais prêt à reprendre mon rôle, curieux de savoir à quoi Mlle Keller choisirait aujourd'hui de consacrer son temps. Presque heureux de revenir devant le Harnett, je commençai à me remémorer sereinement les événements de la veille. Certes, j'avais commis une grossière erreur et des gamins en avaient profité pour me dépouiller. J'avais perdu un peu d'argent et en étais quitte pour demander des duplicatas de quelques papiers administratifs. Mais tout ça n'était pas si grave, au fond, au regard des perspectives que nourrissait Gillespie quant au retournement possible de Keller.

Il était vrai que l'addiction de la jeune fille à l'opium pouvait être exploitée. Aux Indes comme dans n'importe quelle

Premier Livre de David Tewp

ville des Etablissements des Détroits, l'opium était une drogue autorisée dont les débits étaient strictement contrôlés. Bien sûr, sa consommation n'était pas encouragée mais sa production restait une denrée d'exportation sur laquelle reposait une bonne part de l'économie du sous-continent. Que Keller s'abîme le corps et l'esprit à s'imprégner de ce poison me rendait presque triste pour elle mais nous fournissait un terrain propice au chantage et rendait même possible une totale conversion à notre cause.

L'intérieur de la grosse Chevrolet était plein de remugles de sueur, de vapeurs émanant de cadavres de bouteilles de bière et de fumée de cigarette stagnant en brume. Le tout faisait une odeur infecte qui, à tout prendre, valait encore mieux que les relents d'urine chauffée qui vous prenaient au visage dès que l'on baissait les vitres pour chercher un peu d'air au-dehors. Se soulageant comme des chiens, Edmonds et Mog avaient copieusement arrosé le tronc d'un arbre tout proche. Ce brasage infernal me souleva le cœur mais il fallut pourtant bien que je me résolve à le supporter. Je m'installai du mieux que je pus et, soupirant comme un galérien, me préparai à passer de longues heures dans cet inconfort et puis, soudain, à nouveau, tout se précipita. Keller sortit de l'hôtel et monta dans le seul taxi qui attendait aux alentours. Le cœur battant, je sortis en trombe de la Chevrolet et courus après le véhicule pour voir quelle direction il prenait. J'étais affolé. Le pire de ce qui pouvait m'arriver était en train de se produire : l'Autrichienne m'échappait et j'étais incapable de la suivre par mes propres moyens. Des yeux, je cherchai un taxi dans lequel bondir, mais à cette heure, c'était peine perdue. Vidées par les heures de la méridienne, les rues alentour étaient presque désertes. Rien à l'horizon qui puisse me tirer d'embarras. De rage, je serrai les poings jusqu'à m'en faire blanchir les phalanges et puis l'envie me prit de transformer cet échec en triomphe ! Ce départ m'offrait sur un plateau l'occasion idéale de fouiller sa

Chambre 511

chambre. Mon cœur s'emballa. Certes, le risque était bien réel : j'étais seul, sans appui pour protéger mes arrières et Keller pouvait revenir à tout instant. Si je me faisais prendre, je condamnais à la ruine nos discrètes opérations de surveillance mais si tout se passait bien, je pouvais en peu de temps faire faire un bond considérable à nos investigations. La tentation était trop forte. N'obéissant à aucun fil directeur déterminé, agissant selon mon seul instinct et les opportunités du moment, je quittai la salle de restaurant et allai flâner dans le hall.

Je n'avais pas la moindre idée du numéro de la chambre de la fille ni ne savais à quel étage elle résidait. Il me fallait en premier lieu trouver une astuce pour connaître tout cela sans éveiller les soupçons du personnel de l'hôtel. M'appuyant sur une console, j'arrachai une page de mon carnet et fis semblant d'y griffonner quelques mots puis demandai une enveloppe au réceptionniste, fourrai mon papier dedans et, de ma plus belle écriture, traçai au dos le nom de Keller. Comme je l'avais espéré, le préposé ne se méfia pas, déposa le message blanc dans le nid-de-pigeon affecté à la chambre de Keller, là où reposait déjà sa clef, casier 511. Satisfait, je fis mine de partir mais, contournant un large pilier, je revins discrètement sur mes pas et gagnai l'ascenseur qui justement déchargeait un lot de touristes anglaises s'apprêtant à excursionner, le Baedeker du Bengale déjà grand ouvert dans leurs mains. Le groom en livrée referma sur moi la lourde grille de métal noir et enclencha le mécanisme de montée. La cabine glissant sur ses câbles huilés, je m'accordai un petit sourire complaisant dans le miroir qui me faisait face. A cet instant précis, j'étais assez content de moi, commençant à prendre goût au métier d'espion de terrain. A l'époque, il n'y avait aucun romantisme véritable attaché au métier d'espion. Le cinéma ne connaissait rien de cette profession et la littérature, malgré le récent succès des aventures d'Ashenden, le héros de Somerset Maugham,

Premier Livre de David Tewp

n'avait pas encore exploré toutes les subtilités du métier. Aux yeux de la plupart des officiers, le renseignement s'apparentait plus aux tâches de basse police qu'à de l'authentique stratégie militaire. Artilleurs, cavaliers, fantassins, marins ou sapeurs, nul ne faisait mystère de mépriser copieusement les gens du MI 6. Mais, pour moi, peu importait le prestige minime que les autres accordaient à nos fonctions puisque je commençais à prendre goût à ce que je faisais. Cela me semblait un jeu. Un jeu de grands gamins, sans aucun doute, et un jeu un peu dangereux, certainement, mais excitant, nouveau et drôle...

Parvenu au cinquième étage, j'arpentai un instant les longs couloirs lambrissés pour me faire l'idée la plus exacte possible de la géographie des lieux. L'hôtel était bâti selon un plan général en L, la façade principale donnant sur la place où était garée la Chevrolet et l'aile restante constituant l'amorce d'une rue très étroite et peu fréquentée. L'entrée de la chambre 511 se trouvait de ce côté. A tout hasard, j'essayai de manœuvrer la poignée de la porte mais, bien sûr, la serrure en avait été soigneusement fermée. Le cœur battant et surveillant si personne n'arpentait le couloir, je frappai doucement à la chambre voisine pour savoir si elle était occupée. Personne ne me répondit. Je tentai ma chance et essayai d'entrer. La porte s'ouvrit. Libre, la chambre n'avait pas été verrouillée par le personnel d'étage. Marchant sur la pointe des pieds pour faire le moins de bruit possible, je m'approchai de la fenêtre, l'ouvris et jetai un coup d'œil au-dehors. Une corniche courait le long de la façade, qui, si je trouvais le courage d'enjamber le balcon, pourrait peut-être m'amener jusqu'à la fenêtre de la chambre de Keller. J'étais résolu à aller jusqu'à casser un carreau pour y pénétrer et à simuler un cambriolage, quitte à emporter quelques menus objets précieux afin d'accréditer cette thèse mais, à mon grand soulagement, je pus voir, en me penchant, que les battants de la fenêtre avaient été laissés ouverts à l'espagnollette. Certain que, ce matin-là, la chance était avec moi, je

Chambre 511

n'hésitai plus à passer la rambarde de fer et à me positionner sur la corniche. Prenant soin de ne pas regarder en bas et ne voulant même pas me préoccuper de savoir si on pouvait me remarquer, je franchis assez vite les quelques yards qui me séparaient de la 511 puis sautai sur le balcon, passai la main dans l'ouverture de la fenêtre et fis sauter le loquet. J'exultai. Mon coup de poker venait de réussir parfaitement. C'était la chance du débutant diront les jaloux. Peut-être. Quoi qu'il en soit, j'avais réussi, de ma seule initiative et par mes seules qualités, là où le capitaine Gillespie lui-même aurait peut-être échoué, là où Edmonds n'aurait en aucun cas pu se glisser et là où Mog, j'en étais certain, n'aurait même pas pu songer arriver. De cela, je n'étais pas peu fier !

A son retour, il était impératif que Keller retrouvât ses objets personnels, le moindre bibelot à la place exacte où elle l'avait laissé en partant. Je résolus donc de renoncer à toute fébrilité et d'examiner chaque meuble tour à tour, y noter mentalement la disposition originelle des affaires que je serais amené à déplacer. La minutie et l'ordre sont certainement ce qui fait gagner le plus de temps lorsque celui-ci vous fait défaut. En toute occasion, la précipitation n'est finalement rien d'autre qu'un luxe d'oisif. Des disques éparpillés jonchaient le sol, près d'un grand phonogramme posé sur une commode. Je regardai vaguement les pochettes. Il y avait Zita Höllander, une vedette allemande qui faisait concurrence à Marlene Dietrich, Carolina Jis et Harold Beauchamp que je ne connaissais pas... J'ouvris la grande penderie, vérifiai consciencieusement les poches de tous les vêtements, sans rien trouver de significatif. Il n'y avait de même que des objets ordinaires dans les deux sacs à main laissés sur une étagère et je fis encore chou blanc en fouillant une autre penderie qui ne contenait que du linge. Enfin, lorsque je fus certain de ne plus rien avoir d'autre à examiner, j'entrepris d'inspecter le secrétaire qui trônait dans l'antichambre de la suite Keller. Sur le plateau, à côté d'un

Premier Livre de David Tewp

flacon de pilules étiqueté Pervitine, attendait une machine à écrire de voyage au milieu de feuilles de notes éparpillées, rédigées en allemand. En les parcourant vite, j'y lus quelques noms de personnalités indigènes ou anglaises – Bose et Gandhi, bien sûr, mais aussi lord Linlithgow, le vice-roi des Indes, ou Edouard VIII lui-même... Tous les tiroirs du bureau avaient été laissés ouverts. D'évidence, la jeune fille ne s'attendait pas à une visite inopinée. Peut-être croyait-elle sa couverture à toute épreuve ou peut-être n'avait-elle finalement rien à cacher ? Un dossier sanglé était rangé dans un tiroir. Je l'ouvris. Il contenait des pages de grand format, pliées en deux, dessinées de cercles de grandeurs diverses annotés de symboles bizarres dont je ne connaissais pas la signification exacte mais qui me semblaient offrir quelque parenté avec ceux autrefois utilisés en chimie pour désigner les éléments avant la classification périodique de Mendeleïev : un cercle centré d'un point pour l'or, un croissant de lune pour l'argent, un cercle percé d'une flèche pour le fer... Des obliques rouges, vertes et bleues zébraient ces diagrammes en tous sens et donnaient à l'ensemble un aspect de filets aux mailles irrégulières, de toile d'araignée distendue... Des noms étaient inscrits en tête de chaque feuille ainsi que des dates et des lieux. Je sortis mon calepin et en notai au hasard, aussi rapidement que je pus, une volée mais il y en avait trop, trois douzaines peut-être, et je dus me résoudre à n'en relever qu'une poignée car je voulais poursuivre ma fouille au plus vite.

C'est sur la table de nuit que je fis la découverte la plus immédiatement intéressante, la plus concrètement exploitable. Il s'agissait d'un carnet de croquis comprenant à la fois dessins et notes rédigées tantôt en anglais, tantôt en allemand, un gros volume composé en fait de plusieurs strates, un assemblage, un empilement de cahiers d'origines différentes. Les papiers variaient, les couleurs des feuilles et leur texture aussi. Certaines pages étaient collées les unes aux autres tandis que l'on

Chambre 511

voyait parfois les bords mâchurés d'anciennes feuilles arrachées totalement ou à demi. Le style d'écriture et la maîtrise des dessins aussi changeaient, se précisaient, mûrissaient tout au long des pages. C'était une sorte de journal de voyage ou, mieux, un journal intime. Celui de Keller. A première vue, la fille devait traîner ce cahier depuis cinq, voire dix ans, peut-être même depuis qu'elle était enfant... Le volume comptait environ trois cents feuillets d'une écriture mince, déliée, bien lisible et élégante. Un lecteur assidu et bilingue aurait eu besoin de deux ou trois jours pour en venir à bout, et moi-même, si je n'avais résumé mon intérêt aux seuls paragraphes en anglais, je n'aurais certainement pas pu effectuer une lecture sérieuse en moins d'une douzaine d'heures. Bien évidemment, je ne disposais pas d'une telle réserve de temps. Je décidai donc de jeter un rapide coup d'œil aux dessins, espérant que ceux-ci résumeraient les grandes lignes du texte.

Les premières esquisses étaient de simples paysages champêtres qui ne méritaient pas que l'on s'y attarde. Venait ensuite une série sur des villes modernes avec de hautes tours menaçantes et aiguës, grises et lisses comme du silex. Le trait était déjà plus affirmé et dénotait un style, une énergie, une personnalité assurée, hors du temps et des modes. Les premiers portraits venaient juste après. Keller avait croqué des gens de la rue, des anonymes, des passants ordinaires. Il y avait une jeune mère qui traînait derrière elle son enfant comme un fardeau, un clochard adossé à un mur, un Noir cireur de chaussures, des employés de bureau sortant en troupeau d'une bouche de métro... Tous ces gens paraissaient accablés par le destin, et la ligne du dessin rendait bien la souffrance, le désarroi, l'humiliation qui devaient être leur lot commun. Pourtant, je ne décelais aucune pitié dans le tracé des visages et des silhouettes. Pas de compassion, pas de charité dans l'expression de la misère humaine. L'artiste, au contraire, semblait éprouver une grande répugnance pour ces gens, accentuant jusqu'au dégoût

Premier Livre de David Tewp

les détails misérables des anatomies, la veulerie des costumes et des poses. Ce misérabilisme tranchait avec les croquis suivants, consacrés à ces fameux jeux Olympiques d'août 36, qui s'étaient déroulés juste quelques semaines auparavant à Berlin. Keller ne s'était pas contentée de photographier les événements pour son journal, elle les avait aussi dessinés avec un talent rare et je jugeai même que ce travail-là était en bien des points meilleur que les clichés parus dans *Der Angriff*. Visible-ment, ce n'était plus de la répugnance qui s'affichait dans ses œuvres, mais une grande fascination au contraire pour les corps humains qui s'affrontaient dans des exercices de lutte, d'escrime, d'équitation, de lancers...

N'oubliant pas que mon temps était compté, je tournai rapidement ces pages pour découvrir ensuite une dizaine de portraits consacrés à des dignitaires du parti national-socialiste. Je reconnus le gros Goering et Goebbels l'émacié... Je reconnus le chancelier lui-même, mais ne pus mettre de nom sur les autres. Il y en avait trop. Après un long passage de texte, dans un style qui faisait songer à Callot, à Dürer, une vingtaine d'illustrations à la pointe sèche se succédaient, puisant leur inspiration dans les contes pour enfants. On y voyait des chevaliers, des monstres et des êtres fabuleux errer au crépuscule autour de simples chaumières paysannes où brillait une maigre chandelle sur le bord d'une fenêtre... Quelques pages plus loin, mon cœur s'emballa lorsque je reconnus l'Inde et les rues de Calcutta. Il y avait d'abord quelques vues générales, anodines, presque touristiques : la masse classique du Victoria Memorial, un temple et encore la façade même du Harnett... La page suivante était couverte de croquis représentant divers notables hindous et puis, en tournant encore un feuillet, je découvris un portrait plein, très travaillé, sans aucun doute le plus beau, le plus impressionnant de ceux que Keller avait tracés jusqu'à présent. C'était le buste d'un homme d'âge solaire. Ni trop jeune, ni trop vieux. Son visage était noble sans morgue, grave

Chambre 511

sans tristesse, supérieur sans mépris ; sa silhouette, fauve sans brutalité, magnétique sans vulgarité... Bizarrement, je ne sais pourquoi, je songeai au sujet de cet homme à l'élégance d'une épée forgée par un maître. Les bustes et portraits en pied des pages suivantes étendaient encore les qualités du premier dessin. Partout se retrouvaient les mêmes longs cheveux noirs, les épaules larges, les grands yeux en amande ombrés de cils épais, le parfait classicisme des traits... Les poses et les vêtements changeaient, bien sûr. D'académiques et un peu figées, les attitudes s'adoucissaient, se rapprochaient de poses de la vie courante, montrant l'homme assis au pied d'un arbre, conversant avec d'autres silhouettes tout juste esquissées, ou bien marchant seul sur une grève... Et puis venaient les nus. Dix, quinze peut-être... Crus. Indécents. Révoltants. L'homme y était représenté en gloire, priapique à l'excès, ardent jusqu'à la caricature, effectif jusqu'à l'écœurement... Je pensai à certaines gravures abjectes du marquis von Bayros ou d'Aubrey Beardsley qu'à l'université des étudiants grivois s'amusaient à faire circuler durant les cours et qui étaient un jour tombées fortuitement sous mes yeux. Je tournais au plus vite ces feuillets obscènes jusqu'à ce qu'une autre série commence. L'homme n'était plus seul cette fois mais avait gagné une compagne à sa semblance. Quel âge pouvait-elle avoir ? Comme lui, environ trente ou trente-cinq ans. Et bien qu'indéniablement l'architecture de leurs traits différât, tout évoquait entre eux une trouble parenté. Un frère et une sœur ? Certainement pas car il y avait décidément trop de dissemblances, mais un lointain cousinage, oui, peut-être... La femme était d'abord représentée en portrait. Puis, comme son compagnon, dans des poses plus naturelles, comme prises sur le vif... Elle y avait toujours un air glacé, distant, presque serpentif, qui effrayait... Les pages suivantes la montraient nue. Je passais vite ces quelques dessins. Mais j'y revins comme malgré moi.

Quelque chose, un détail, m'avait chagriné. Je n'avais pas voulu détailler le corps dessiné, mais mon œil avait accroché

Premier Livre de David Tewp

une disgrâce, une anomalie qui me troublait. Lentement, je me forçai à examiner les tracés un à un. Sans doute l'équilibre des masses était-il parfait, le corps, à la fois ample et fin, frêle et musclé, attirait... Il était rendu avec une grande exactitude, sans stylisation, sans épure mais au contraire avec un évident souci de précision et de réalisme. Et c'est pourquoi je trouvais si étrange d'enfin saisir ce qui rendait le dessin de cette femme si particulier, si inhumain. Il s'agissait en somme de presque rien. D'une petite ombre absente au creux du ventre. Car, à chaque fois, le modèle féminin avait été représenté l'abdomen totalement lisse, privé d'ombilic. Je vérifiai minutieusement. Ce n'était pas un oubli fortuit. L'erreur se répétait avec constance sur toutes les poses de nu. Aucune exception à cela... Perplexe, je repris les vues du modèle masculin sans trouver la même marque distinctive. L'homme, lui, était bel et bien pourvu d'une cavité ombilicale. Et puis mon cœur s'arrêta net.

Une grande photographie occupait un des derniers feuillets du carnet. Une photographie en noir et blanc, tirée sur papier glacé de qualité et maintenue sur la page par quatre angles de carton. Une photographie qui représentait les deux modèles, l'homme et la femme dessinés, pas moins impressionnants que sur les dessins précédents. Je reconnus le style photographique de Keller, ses jeux d'ombres et la manière caractéristique qu'elle avait d'utiliser les contre-jours. Les deux personnages étaient nus, enlacés devant une grande fenêtre qui ouvrait sur les lignes d'arbres d'un parc. Tous deux faisant face à l'objectif, l'homme tenait la femme dans ses bras et cachait à demi son visage dans les cheveux défaits de sa compagne, mêlant ses mèches noires à celles, claires, de sa maîtresse. Le ventre et les cuisses de celle-ci tombaient à plein dans une flaque de lumière. Les dessins n'avaient pas menti. Aucune dépression ne marquait l'abdomen féminin, décidément plus lisse qu'un galet de rivière. Je refermai le cahier, certainement plus trou-

Chambre 511

blé que je ne voulais me l'avouer, et restai un instant en suspens, comme si j'avais tout mon temps, à me demander ce qu'il fallait penser de cette découverte. Comme à contrecœur, je rangeai le carnet là où je l'avais trouvé et repris ma fouille. Il y avait une valise en métal que je n'avais pas encore ouverte. Une grande malle griffée par endroits, un peu cabossée aussi et qui avait dû beaucoup voyager. Elle n'était pas fermée à clef. Elle contenait du matériel photographique professionnel : des boîtiers, des lampes de forte puissance pour les éclairages intérieurs, un trépied, des bidons de produits inflammables qui servaient de révélateur... Et puis, noyée au milieu de ce matériel et passant presque inaperçue parmi les instruments d'optique, une sorte de lunette longue, du genre de celles qui se glissent dans les rainures d'une arme à feu. Je pris l'instrument dans ma main et l'observai un instant. J'y pus lire le nom du fabricant allemand Männlicher, une usine d'armes réputée. Je portai l'embout à mon œil. Le grossissement était si énorme que je ne pus obtenir de bonne mise au point dans l'espace de la pièce. J'allai jusqu'à la fenêtre et effectuai pendant un instant quelques grossiers réglages qui me permirent de mieux juger l'efficacité de l'appareil. Selon mes estimations, celui-ci était prévu pour toucher des cibles à très longue portée, un demi-mile ou plus, peut-être. En aucun cas ce n'était un instrument d'amateur. L'esprit tout enfiévré par cette découverte, je remis la lunette en position et m'acharnai à triturer et à secouer la caisse en métal, persuadé que celle-ci recelait un double-fond dans lequel j'allais trouver les parties d'un fusil de tueur professionnel. Mais mes efforts demeurèrent vains ; rien, je crois, n'était caché dans cette malle.

La salle de bains était maintenant la seule pièce que je n'avais pas encore visitée. Je m'y rendis. Une forte odeur chimique stagnait là. Des bacs de révélateur reposaient sur le plat d'une commode et on avait tendu un fil d'acier inoxydable au-dessus de la baignoire. Une ampoule rouge avait été vissée

Premier Livre de David Tewp

au plafond. De toute évidence, Keller se servait de cet endroit pour effectuer ses tirages. Sur un plat d'émail, une cinquantaine de clichés avaient été empilés. Le premier m'attira l'œil. C'était un des bûchers de la rive de la Hoogly. Je pris machinalement le reste de la pile, curieux d'égrener rapidement ce que Keller avait jugé bon de saisir précisément dans son objectif. Sans surprise, je vis des gros plans sur des corps tordus, fumants, des vues générales sur les enfilades de bûchers, toute une série de visions d'horreur que l'on n'aurait pas osé montrer à des enfants. J'ouvris aussi les derniers placards de la salle de bains sans rien y trouver de particulier. Je m'apprêtai à partir quand je me souvins que je n'avais toujours pas vu le crâne qu'elle avait rapporté la veille au soir. Qu'en avait-elle fait ? S'en était-elle débarrassée ? L'avait-elle oublié dans la fumerie d'opium ? L'avait-elle emporté aujourd'hui avec elle ou bien était-il caché ici, dans un endroit que je n'avais pas encore exploré ? Mentalement, je passai en revue les meubles que j'avais ouverts, les tiroirs que j'avais examinés, les placards que j'avais visités. Je ne me souvenais pas d'en avoir oublié. S'il était encore ici, il devait être caché. Mais où ? Et pourquoi ? Fébrilement, je revins dans la grande pièce, essayant de deviner où pourrait se dissimuler une niche, en vain. Je m'accroupis pour vérifier les plinthes, les lattes du parquet et même, à tâtons, le dessous des meubles. Je revins dans la salle de bains, scrutai chaque carreau d'émail puis, en désespoir de cause, ouvris la trappe d'accès à la tuyauterie de la baignoire. Sans rien y voir, je plongeai la main à tâtons dans ce trou obscur. Mes doigts y rencontrèrent un objet dur, lisse, aux angles droits, sur lequel mes ongles crissèrent. En me contorsionnant un peu, je parvins à le ramener à moi. C'était une boîte plus haute que large, une sorte de carton à chapeau sans couleur ni ornement. Elle n'était pas fermée. Je la posai sur mes genoux et l'ouvris. Apparemment, un seul objet y avait été entreposé. Je reconnus le crâne d'enfant que Keller

Chambre 511

avait rapporté de la grève des bûchers. Ma paume le cueillit comme un fruit dur tombé à terre. Je voulais l'examiner, essayer de comprendre pourquoi la fille avait jugé bon de conserver ce fétiche atroce et pourquoi il se retrouvait là maintenant, caché sous la plomberie de la salle de bains. Ainsi que j'avais pu le constater la veille, cette structure d'os n'avait que peu de rapport avec l'idée que l'on se fait ordinairement d'un crâne. Il n'était pas blanc et luisant comme ceux qui sont débarrassés de leurs chairs après un long bouillon puis utilisés par des générations d'étudiants dans les facultés de médecine. Non. Il était noirâtre au contraire, couvert d'une sorte de croûte de suie grasse, résultant tout autant de son passage dans la flamme que de son enfouissement dans le charnier. La mâchoire inférieure manquait aussi, certainement désembrochée au premier feu par la fonte des nerfs et du cartilage. Dès que je l'eus pris dans ma main, je perçus qu'il était plus lourd qu'il n'aurait normalement dû l'être. Je n'avais évidemment pas l'habitude de peser les squelettes, mais c'est une chose que je sentis d'instinct. J'eus l'idée, ou le pressentiment plutôt, que la cavité cervicale avait été remplie de je ne sais quelle matière dense. Je palpai donc cette tête en tous sens, un peu comme je l'aurais fait d'une cassette mystérieuse dont la clef aurait été perdue. Je n'eus pourtant pas longtemps à triturer cette relique humaine pour en trouver le système d'ouverture. C'était un simple trait de scie horizontal qui en avait effectivement séparé la calotte du fond. Il n'y avait ni système de tenons et mortaises, ni charnière, ni chevilles pour joindre les deux parties, seulement un mince boudin de cire qui avait été étalé sur le tranchant de la découpe et agissait comme une colle légère.

Je ne m'étais pas trompé. Ce crâne avait bien été évidé, transformé en récipient. Car des objets avaient été jetés à l'intérieur. Des objets très simples. Mais qui faillirent arrêter à jamais tout battement de mon cœur. D'abord pourtant ce ne fut

Premier Livre de David Tewp

presque rien. Deux petits rectangles d'une sorte de parchemin roulés dans un mince anneau d'argent et sur lesquels étaient tracés, pour l'un, un mot en écriture hindi, pour l'autre, à l'encre brune, une sorte de dessin ou, pour mieux dire, de pictogramme. Une ligne, parfois brisée, parfois ondulée, qui faisait des boucles et des retours sur elle-même en d'incompréhensibles torsions et qui courait le long d'un grand rectangle lui-même partagé en cases. Je trouvai ensuite une fiole transparente contenant un liquide jaune qui présentait la consistance et l'opacité d'une huile et se troublait d'une multitude de particules lourdes stagnant pour la plupart dans le fond du récipient mais dont certaines dérivait au hasard. Mais ce n'était pas là bien sûr ce qui soudain m'avait comme retiré tout le sang du corps. Mon cœur s'était arrêté quand j'avais déplié un carré de papier glacé, grossièrement rabattu en quatre. Ce carré, c'était une photographie. Un cliché bien cadré. Net. Presque un portrait de studio. Cela montrait un homme en costume civil accoudé à un parapet qui surplombait un fleuve charriant des morts... Et cet homme, c'était moi ! Je vacillai sous le choc. Je crois que je n'aurais pas pu être plus perturbé si j'avais eu devant les yeux la photographie de mon propre cadavre. Et pourtant ! Car ce n'était pas tout ! Non seulement cette photographie était la preuve que, malgré tous mes efforts, Keller m'avait bel et bien repéré alors que je la suivais, mais il y avait infiniment plus grave, infiniment plus troublant encore... Aux quatre coins de mon portrait étaient plaqués des ajouts. Dans l'angle supérieur droit, je reconnus d'abord un morceau découpé de mon passeport. Mon nom complet, ma date et mon lieu de naissance étaient inscrits dessus. Au même niveau à gauche, c'était une mèche de cheveux que l'Autrichienne avait fait adhérer au papier glacé par quelques gouttes de cire noire. En dessous, je crus reconnaître un fragment déchiré d'un de mes mouchoirs, puis, dans le dernier coin, c'était la plus petite des clefs de mon trousseau volé hier au

Chambre 511

soir, prise, elle aussi, dans une flaque de matière sombre. Tous les détails de ma mésaventure dans la fumerie d'opium s'éclairaient soudain. Rien n'avait été gratuit. Rien n'était arrivé au hasard. Keller m'avait conduit là sciemment, cherchant un moyen pour me faire perdre conscience, soudoyant certainement la créature androgyne aux pieds nus pour qu'elle me fasse avaler un narcotique, puis elle avait payé les enfants pour qu'ils m'attaquent, me dépouillent et m'arrachent des poignées de cheveux ! Mais ce n'était pas tout. Aux épaules, aux hanches, au cou, ma silhouette était horriblement plantée de fines aiguilles si rouillées et corrodées que les effleurer suffisait à les effriter. Jamais je n'avais rien vu de semblable. Cette découverte me remplit d'un dégoût immédiat, instinctif, et qui me fit presque commettre l'irréparable. J'eus envie de brûler ces immondices, de les faire disparaître pour les rayer de ma mémoire et en conjurer l'existence. Cela aurait trahi la fouille de la chambre, bien sûr. Or, si par ma faute Keller savait déjà que nous la tenions sous surveillance, il fallait éviter à tout prix qu'elle se sente serrée de trop près, traquée comme un gibier. Le bon sens voulait que nous lui laissions un certain champ de manœuvre, il était hors de question qu'elle s'aperçoive que l'un d'entre nous s'était introduit chez elle et avait mis à jour ses sales petits secrets. Je tentai donc de me calmer en me passant le visage à l'eau froide puis, fébrilement, je pris copie du mot hindi et du circuit bizarre de la ligne brisée qui sinuait dans ses cases comme un serpent dans sa cage. Je rangeai ensuite à l'intérieur du crâne tous les objets que j'y avais trouvés, photo comprise, réajustai la voûte d'os sur sa base et replaçai enfin le carton là où je l'avais pris. Après m'être assuré de n'avoir laissé aucune trace, je quittai la chambre 511 par le chemin de la corniche. Le retour se fit sans difficultés particulières, bien que mon esprit fût déjà tout occupé à envisager les conséquences de mes découvertes. Car, bien que je ne connaisse évidemment rien du *modus operandi* qu'elle